



Cache - Cache



Fragments d'un parcours familial silencieux

Fleur Gabai



« C'était en fin d'été 1941, à ce moment là on est dans l'appartement que tu connais, à Paris ; mes parents ont appris qu'on avait été dénoncé [...] On est parti en catastrophe, si tu veux ; moi, j'étais trop jeune à cette époque-là pour m'en rendre compte et savoir... »





Cache - Cache

Fragments d'un parcours familial silencieux

Iconographie de couverture :

Didier Gabai, 6 ans (à gauche) & Annie Gabai, 5 ans (à droite), 1938.

© Photographie issue des archives familiales.

Mémoire de fin d'études, sous la direction de Laure Fernandez.

École Camondo, Paris 75014, Janvier 2026.

© Fleur Gabai tous droits réservés.

Cache - Cache

Fragments d'un parcours familial silencieux

Fleur Gabai

Remerciements

Je souhaite tout d'abord adresser mes sincères remerciements à ma professeure, Laure Fernandez, sans qui je n'aurais pas éprouvé autant de plaisir à traiter ce sujet qui me tient à cœur de partager. Merci de m'avoir conseillée et accompagnée dans la découverte d'une nouvelle approche méthodologique ainsi que pour le regard bienveillant porté tout au long de cette année.

Je remercie profondément ma grand-tante, Annie, dont la précieuse présence a rendu la rédaction de ce mémoire possible : pour le temps qu'elle m'a accordé, pour nos déjeuners du samedi, pour les nombreux souvenirs qu'elle m'a confiés, ainsi que pour tous ceux que nous avons pu faire émerger ensemble. Ils demeureront à jamais dans ma mémoire.

Merci à mes parents ainsi qu'à mon frère pour leur soutien dans ce travail, leurs relectures attentives, leur écoute et leurs partages autour de notre mémoire familiale.

Merci à mes cousins de m'avoir donné l'envie de mener des entretiens et de m'interroger sur l'importance du témoignage de nos aïeux.

Enfin, je remercie mes amis pour leur écoute et leur enthousiasme face au choix d'écriture de ce récit.

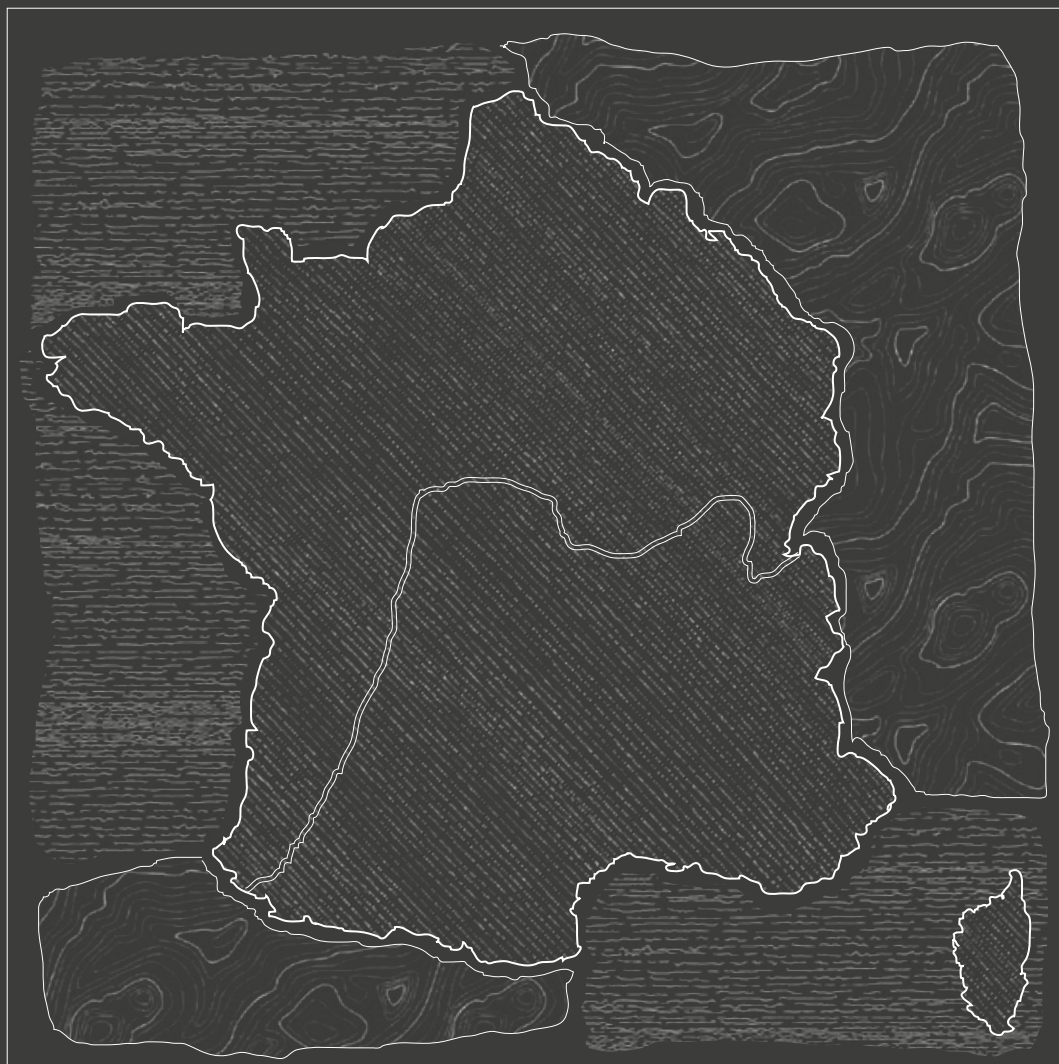
Sommaire

INTRODUCTION - <i>Une mémoire familiale fragmentée</i>	p. 12 - 29
PORTRAIT DE FAMILLE - <i>Les protagonistes principaux</i>	p. 30 - 33
LA FUITE - <i>Chapitre Un</i>	p. 34 - 41
« <i>Se précipiter</i> » - <i>Épisode Un</i>	p. 42 - 47
LA MOBILITÉ - <i>Chapitre Deux</i>	p. 48 - 59
« <i>Se retirer</i> » - <i>Épisode Deux</i>	p. 61 - 63
LE REFUGE - <i>Chapitre Trois</i>	p. 64 - 73
« <i>Se cacher</i> » - <i>Épisode Trois</i>	p. 74 - 85
LE SEUIL - <i>Chapitre Quatre</i>	p. 86 - 95
« <i>Se libérer</i> » - <i>Épisode Quatre</i>	p. 96 - 103
LA TRACE - <i>Chapitre Cinq</i>	p. 104 - 115
« <i>Se rappeler</i> » - <i>Épisode Cinq</i>	p. 116 - 119
CONCLUSION - <i>Une mémoire familiale ré-appropriée</i>	p. 120 - 137
BIBLIOGRAPHIE	p. 138 - 141
ANNEXES	p. 142 - 147

Cache - Cache, *fragments d'un parcours familial silencieux*

Introduction

Une mémoire familiale fragmentée



Cartographie - *Ligne de démarcation - France, de 1940 à 1942.*

Introduction

Une mémoire familiale fragmentée.

Annie.

Annie, ma grand-tante de 93 ans et sœur de Didier, mon grand-père paternel, est actuellement la dernière mémoire vivante de la famille Gabai à avoir vécu la Seconde Guerre mondiale en tant que personne d'origine juive, contrainte à la fuite entre 1941 et 1944. Elle n'avait que huit ans lorsque les troupes allemandes se sont emparées de Paris. Huit ans, un âge innocent. C'est à travers ce prisme que je souhaite développer mon mémoire : l'exode français et la quête d'un refuge dans la migration, à travers la perception spontanée d'une enfant, et avec le recul d'un regard vieillissant.

L'histoire familiale racontée lors de mes entretiens avec Annie constitue ainsi le point de départ d'une réflexion autour de l'effet du mouvement sur la construction de la mémoire. L'exil et les déplacements constants façonnent la manière dont les souvenirs des lieux sont vécus puis conservés, influençant l'identité à travers le temps et l'espace. Par ce travail, je souhaite explorer

les enjeux liés à la transmission de la mémoire et à cet héritage immatériel, en montrant que le témoignage de l'expérience individuelle tend à devenir collectif.

Au départ, aborder ce sujet à partir d'un regard personnel sur mon histoire familiale ne m'a pas paru évident. Cependant, l'acte d'échanger des paroles et de tenir une conversation, s'est immédiatement révélé intuitif. C'est lors des premières recherches consacrées au mémoire que l'envie d'une méthodologie centrée sur les entretiens a d'ailleurs été confirmée. Ce désir était déjà ancré au sein de ma famille, tout particulièrement avec mes cousins du côté paternel : en connaître plus sur le passé de nos aïeux, l'importance de se souvenir et de découvrir les épreuves traversées avant que cette troisième génération ne puisse plus témoigner. Ma grand-tante apparaît ici comme une témoin idéale : elle a conservé une remarquable lucidité et échange avec aisance sur son vécu. Toutefois, l'éloignement temporel de ces épisodes a naturellement creusé sa mémoire et puiser dans ses plus lointaines expériences d'enfant ne relève pas d'une tâche aisée.

Vérités.

La mémoire désigne la faculté psychique par laquelle les souvenirs, proches ou lointains, sont enregistrés, conservés puis restitués. Ainsi, écrire à partir de la mémoire d'Annie, c'est accepter de travailler sur une matière mouvante. Par le biais de la subjectivité, ses souvenirs révèlent une autre vérité, plus profonde.

Quand Annie raconte, ce ne sont pas réellement les lieux que l'on retient dans son discours, mais les impressions, les sensations et les épisodes de vie qui les ont imprégnés. Le vent, le froid, les sons ou encore les marches d'un escalier. Ces éléments décomposés redessinent la carte sensible de l'exode et restituent un effet de mouvement en révélant la façon dont les lieux sont éprouvés et parcourus.

Cette mémoire morcelée et déconstruite laisse place à une frontière mince entre la vérité vécue et la vérité factuelle. D'après la femme de lettres franco-canadienne Nancy Huston : « Notre mémoire est une fiction. Cela ne veut pas dire qu'elle est fausse, mais que, sans qu'on lui demande rien, elle passe son temps à ordonner, à associer, à articuler, à sélectionner, à exclure, à oublier, c'est-à-dire à construire, c'est-à-dire à fabriquer¹. » La mémoire ordonne, associe, sélectionne et exclut. Ainsi, Annie confond, fusionne ou oublie certains événements ; elle ignore encore la durée de certains séjours. Elle inscrit les espaces traversés non comme des lieux habités, mais comme des points de passage, souvent proches de ce que l'ethnologue et anthropologue français, Marc Augé, définit comme des « non-lieux », ces espaces anonymes, transitoires, vécus sans véritable ancrage identitaire auquel s'associer².

¹ HUSTON Nancy, *L'Espèce fabulatrice*, Arles, Éditions Actes Sud, 2008

² AUGÉ Marc, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992

Pourtant, si le marqueur de ces supports porte une valeur commune, symbolique ou historique, ancrée dans le passé, ces espaces prennent alors le sens de « lieux de mémoire » selon le concept de l'historien et éditeur français, Pierre Nora³.

Étroitement en lien avec mon sujet d'étude, l'ouvrage *Souvenirs pieux*⁴ de l'écrivaine française, Marguerite Yourcenar, paru en 1974, est le premier volume d'une trilogie autobiographique intitulée *Le Labyrinthe du monde*. Yourcenar y explore une approche généalogique afin de reconstruire sa propre histoire familiale et utilise des archives, des lettres, des albums personnels ou des souvenirs permettant de reconstituer une objectivité historique et une subjectivité littéraire. Structurée en quatre parties, la lecture suit une progression chronologique allant de la naissance de l'écrivaine jusqu'aux lieux ayant marqué la vie de sa mère disparue. Cette œuvre introspective remet en cause l'importance de la vérité, privilégiant le besoin de réponses individuelles et non la restitution d'une réalité historique. La porosité entre mémoire, identité et héritage, révèle une quête de soi marquée par l'absence, cherchant ainsi les limites de la mémoire et de l'oubli.

Ainsi, ce procédé revient à utiliser ces références extérieures comme des jalons méthodologiques qui accompagnent la réflexion.

³ NORA Pierre, *Les Lieux de Mémoire, I. La République*, Paris, Gallimard, 1984

⁴ YOURCENAR Marguerite, *Souvenirs Pieux*, Paris, Gallimard, 1974

Elles montrent que la mémoire familiale peut être travaillée comme un matériau de recherche, non pour restituer une vérité factuelle, mais pour mettre en lumière une vérité subjective et plurielle.

Actualités.

Outre les nombreuses discussions que j'ai pu mener avec Annie et les archives matérielles iconographiques que j'ai pu recueillir, l'analyse de certaines lectures pertinentes m'ont permis de constituer un socle essentiel à mes recherches. De quelle manière les lieux incarnent-ils les témoins silencieux du passé ? Comment l'expérience de ces espaces façonne-t-elle la mémoire individuelle et participe-t-elle à sa transmission collective ? Dans cette démarche, il s'agit ici de mobiliser certains ouvrages contemporains afin de m'en nourrir, d'éclairer et élargir une réflexion autour de l'investigation historique, spatiale ou familiale.

Premièrement, paru en 2024, *Les Enfants cachés de l'Île aux Moines*⁵, de Julie Schittly, qui reconstitue les lieux par le biais d'images mentales. En effet, c'est par l'adoption d'une méthode immersive que la journaliste dévoile son enquête sur l'histoire oubliée de cinq enfants juifs cachés à partir de 1940 sur l'Île aux Moines, située dans le Golfe du Morbihan, en Bretagne. Son ouvrage, divisé en différentes thématiques, fait appel à l'histoire locale et aux souvenirs des habitants, invitant ainsi le lecteur à

⁵ SCHITTLY Julie, *Les Enfants cachés de l'Île aux Moines*, Paris, Presses De La Cité, 2024

devenir l'acteur d'une promenade sur l'île grâce à une restitution fidèle du site et de son passé. Julie Schittly interroge non seulement les espaces devenus refuges, mais aussi les témoins vivants marqués par les événements de cette époque.

Dans un cadre complémentaire, d'autres chercheurs explorent les paramètres de la mémoire à travers leurs propres parcours familiaux. Le récit hétéroclite *Mon vrai nom est Elisabeth*⁶ d'Adèle Yon, est le fruit d'une enquête intime reconstituant le destin de son arrière-grand-mère, Élisabeth, en sortant de l'ombre les violences psychiatriques subies par les femmes dans la période d'après-guerre. Son récit polyphonique mêle narration à la première personne, extraits d'archives, d'entretiens avec ses proches, lettres ou encore rapports médicaux dans le but de recomposer la géographie mentale d'une affaire dissimulée.

À l'image d'une archéologie, la méthode de l'auteure consiste à redonner voix aux silences familiaux, afin qu'ils puissent être entendus, tandis que son observation sur les espaces, tels que les moyens de transport, la maison familiale ou l'hôpital psychiatrique, permettent de les rendre à leur tour témoins et vecteurs d'une mémoire vivante. Sa démarche démontre ainsi que la mémoire individuelle ne se suffit pas à elle-même, mais qu'elle gagne en force lorsqu'elle est confrontée à d'autres traces matérielles.

⁶ YON Adèle, *Mon vrai nom est Elisabeth*, Paris, Éditions du sous-sol, 2025

Elle rejoint ainsi ma manière de procéder, qui consiste à recueillir les souvenirs d'Annie tout en les situant dans un contexte plus large grâce aux documents iconographiques et à l'histoire locale.

De la même manière, l'historien Ivan Jablonka, dans *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*⁷, assume une écriture à la première personne située à la frontière entre histoire et mémoire. Privé de témoignages directs, il s'appuie aussi sur des archives pour combler les vides et interroger la possibilité d'écrire une histoire familiale marquée par l'absence et le silence. Cette approche résonne une fois de plus avec les traces des souvenirs d'Annie. Jalonnée par le fragmentaire, l'incomplétude, elle ne restitue pas une vérité totale, ni universelle, mais redessine les contours d'une vérité vécue, inscrite dans les espaces traversés. Loin d'être simplement anecdotiques, ces échantillons de mémoire constituent un matériau que l'on pourrait traduire sous la forme de cartographies.

Fragments.

La densité de ces récits engendre la mise en forme progressive d'un collage avec une méthodologie segmentée. On constate une diversité de supports, une superposition d'informations ou encore une classification par thématique. Ces œuvres cachent, puis dévoilent, laissant au lecteur la possibilité de devenir, à son tour, un acteur de la mémoire.

⁷ JABLONKA Ivan, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eu*, Paris, Éditions du Seuil, 2012

Ainsi, parmi ces œuvres littéraires, une notion s'est imposée à moi comme centrale : celle du fragment.

Le fragment peut se définir comme un morceau d'une chose qui a été cassée ou brisée, tandis que la mémoire, elle, désigne la faculté de conserver et de rappeler des éléments du passé ainsi que ce qui leur est associé, un dispositif permettant de recueillir et de traiter des informations⁸. Fragmenter, c'est décomposer, déconstruire. C'est à partir de ces fragments que je souhaite retracer le parcours des espaces traversés par la famille Gabai.

Dans le fonctionnement de la mémoire, le fragment constitue une perturbation permanente, un enchaînement rapide de pensées, comparable aux inspirations et expirations d'un souffle. Comme le souligne Roland Barthes dans *Fragments d'un discours amoureux*⁹, les fragments sont comparables à des bouffées, ce qui modifie notre rapport à la pensée venant d'un registre intellectuel vers un principe sensoriel et corporel¹⁰.

Cet angle de vue trouve une résonance notable dans le spectacle *Violences*, créé en 2025. Par la scénographie d'une fouille, la metteuse en scène Léa Drouet illustre comment la mémoire et le corps s'ancrent tous deux dans un espace donné.

⁸ *Dictionnaire de langue française*, Le Robert, 2011

⁹ BARTHES Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977

¹⁰ JOSEPH Laurence, *Le Souffle de la pensée : Fragments d'un discours amoureux de Roland Barthes*, podcast, 58 minutes, France Culture, 2025

Tout d'abord, l'artiste nous plonge en 1942, dans le parcours de fuite de sa grand-mère, Mado, enfant juive cachée lors de la rafle du Vél' d'Hiv'. Puis, dans une seconde partie, elle met en lumière un drame contemporain datant de 2018, le cas de Mawda, jeune fille d'origine kurde assassinée par la police belge. Sur scène, au milieu de maquettes topographiques qu'elle manipule, Léa Drouet incarne physiquement ces différentes mémoires tel un intermédiaire vivant ; elle marche, court, s'arrête, s'assoit, faisant parfois entendre sa propre voix, parlant d'autres fois à travers celle de sa grand-mère. Ses mouvements, respirations et paroles transforment le plateau en territoire mouvant de mémoire, où le corps devient l'interprète d'une histoire. Ce croisement de récits et de mobilités spatiales montre que la mémoire fragmentaire peut être incarnée, faisant de l'espace scénique un environnement sensible et corporel.

Dans cette étude, la mémoire s'élabore par la succession de fragments qu'il faut relier afin d'établir des connexions. La reconstruction de ces fragments passe par la remise en ordre des souvenirs, parfois entremêlés. En choisissant une approche chronologique, cela me permet d'établir un itinéraire de pensée, afin de rassembler ensuite les éléments constitutifs des espaces : un moment de vie, des sensations, des impressions ou des traces qui façonnent l'expérience de ceux qui les traversent.

Ainsi, la mémoire de ma grand-tante, fragmentaire, est faite de souvenirs partiels et discontinus, ne formant pas un récit complet. Il s'agit alors d'interroger les causes et les mécanismes de la fragmentation de la mémoire d'Annie : cette fragmentation

est-elle due aux silences familiaux d'après-guerre, aux espaces qu'elle a traversés, aux déplacements qui s'y sont produits, ou aux sentiments qu'elle y a éprouvés ? Dans quelles mesures la mémoire fragmentaire peut-elle alors constituer un matériau de recherche sensible ?

Méthodes.

Afin de reconstituer cette histoire familiale, cet écrit commence par une courte généalogie de mes ancêtres, présentés comme les principaux acteurs de ce parcours. De plus, pour rendre compte du cadre actuel dans lequel ce sujet s'inscrit, cette présentation est confrontée à une réflexion sur certains enjeux contemporains, tels que l'importance de la transmission de la mémoire, l'héritage immatériel ou les dynamiques liées à la migration, grandissantes dans nos sociétés, qu'elles soient climatiques, politiques ou religieuses.

Par la mise en résonance de cette histoire familiale avec des problématiques actuelles et des approches méthodologiques d'auteurs, ce mémoire vise à montrer comment le passé fait écho au présent. Par ailleurs, pour en cerner les contours et les limites, il est pertinent de retracer les étapes de cette migration familiale à l'aide d'éléments visuels, tels que des cartes et une ponctuation graphique des lieux où ma famille paternelle a su trouver refuge.

La méthodologie sélectionnée pour ce travail de recherche passe aussi par la mise en récit d'entretiens enregistrés, puis retranscrits.

Je m'appuie sur le vécu d'Annie, mais surtout sur ce dont elle se souvient, ces détails qui l'ont marquée étant petite et dont elle a gardé la trace. L'iconographie occupe par ailleurs une place centrale dans cette étude. En effet, durant ces quatre années de fuite, de 1941 à 1944, de nombreuses photographies familiales ont été conservées ; en 1967, Annie les a soigneusement récupérées et a ensuite réalisé un album daté et légendé retranscrivant les moments de vie dans chacun de ces lieux de refuge. Cet héritage matériel vient donner du poids à la mémoire d'Annie et ainsi étayer mon propos en illustrant les notions d'espace et de mémoire que je souhaite explorer.

Mon sujet de mémoire, en partie axé sur la transmission familiale, rend finalement compte du poids symbolique de l'enfance sur celle-ci. En grandissant, on fait le tri, on se souvient et on oublie. Annie garde des souvenirs d'enfant sur la guerre d'une qualité floue et fragmentée. Sa vérité n'est pas forcément là où l'Histoire est, ce qui donne de l'importance aux ressentis, aux épisodes vécus.

Cette sensibilité partielle rend ainsi sa narration authentique et pittoresque. L'enfant, de son œil naïf, apporte une perception nouvelle sur les espaces et lieux à travers des premières impressions simples mais puissantes. Comme le souligne le philosophe, théologien et historien français Michel de Certeau : « Pratiquer l'espace, c'est répéter l'expérience jubilatoire et silencieuse de l'enfance : c'est, dans le lieu, être autre et passer à l'autre¹¹. »

¹¹ DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien. Vol. 1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980, Page 164

La mémoire de ma grand-tante fonctionne de façon similaire : cette dernière ne décrit pas objectivement, elle ressent. Son langage est celui d'une enfant en exil et le traduire dans un lexique architectural ou technique, c'est donner forme à des morceaux, spatialiser des éclats, des fragments mémoriels.

À l'origine, afin de mettre en forme ce sujet, le genre littéraire de la nouvelle me paraissait cohérent. En effet, la nouvelle met en avant une brièveté, une intensité narrative, et il s'agit ici de mettre en exergue l'observation pure d'un enfant. Cette curiosité et la création d'une distance émotionnelle se voient être intéressantes pour offrir au récit une portée universelle, capable de toucher le lecteur. L'une des typologies de narration présente dans ce mémoire est la construction de récits menant à un retournement final, une chute qui donne sens à une notion et permettant d'appréhender de manière simplifiée la perception de la mobilité en temps de guerre.

Cependant, en commençant l'écriture de ces récits, ces courtes histoires se sont finalement confirmées sous la forme d'épisodes. Les épisodes de vie se déroulant dans les années 1940 sont repris dans ce mémoire et permettent de réorganiser les paroles d'Annie. Afin de restituer fidèlement cette période, ils sont évoqués selon la chronologie des événements. Ce choix d'organisation rejoint d'ailleurs la définition même d'« épisode » au sein d'une œuvre narrative : une partie, un événement qui s'intègre à un ensemble et qui se distingue par une circonstance ou une périéte.

De fait, ces épisodes servent à traiter une idée ou apporter un questionnement supplémentaire et sont centrés sur les mêmes personnages, favorisant l'attachement du lecteur à leur histoire. Suite aux expériences subjectives vécues par Annie et sa famille, puis grâce à l'analyse de nos paroles échangées, l'organisation de cette étude s'est articulée autour de cinq notions principales choisies pour leur double portée, à la fois spatiale et mémorielle.

Tout d'abord, la fuite illustre le départ du foyer par la précipitation et le fractionnement de la mémoire face à une situation d'urgence ; la mobilité traduit le mouvement du corps et la difficulté de fixer les souvenirs en raison du déplacement constant ; le refuge marque les lieux de pause, d'entraide et de protection où la mémoire peut s'ancre, se stabiliser ; le seuil symbolise à la fois un espace d'entre-deux ainsi que les moments de transition, de basculement et d'émancipation psychique ; enfin, la trace représente l'empreinte durable des événements sur les lieux ainsi que la persistance des souvenirs.

Chacune de ces parties est mise en parallèle avec un épisode de vie familiale, présenté tel un interlude littéraire, une échappée dans la réflexion. Chacun de ces textes narratifs porte pour titre un verbe d'action pronominal réfléchi qu'Annie m'a exprimé lors de nos entretiens, soulignant l'expérience active qu'elle a traversée : « se précipiter », « se retirer », « se cacher », « se libérer », « se rappeler ». Cette structure permet de relier espaces, actions et mémoire afin de rendre perceptible la manière dont les souvenirs se déploient et se recomposent à travers les lieux, la manière dont ils sont vécus puis transmis par la parole. Ces nombreuses

discussions avec Annie m'ont amenée à m'interroger sur la fin. Quel est le véritable terme de nos entretiens ? Cherchais-je réellement la limite d'une histoire, ou plutôt une nouvelle façon dont cette même histoire pouvait être racontée ? Jusqu'où puis-je inscrire ma propre mémoire dans la retranscription des lieux qu'Annie me décrit, afin de favoriser une compréhension empathique tout en respectant la symbolique de son expérience ?

Postures.

Dans cette volonté de retranscription sous la forme de récit, la question du positionnement est primordiale. Écrire à la première personne et faire entrer le lecteur dans une intimité ou construire une narration avec plus de distance en donnant une universalité au propos ? L'esquisse d'une première rédaction m'a mise sur la voie. Je ? Je ? Je ? Comme une impression de m'approprier des propos qui ne sont pas miens, des histoires que je n'ai ni vues, ni vécues. Alors, quel est mon rôle ? Quel ton adopter ?

Tout d'abord, « Cache-Cache », trouve sa résonance auprès de plusieurs paramètres. L'insouciance et la sensibilité d'Annie, liées à son jeune âge, la spontanéité avec laquelle elle a abordée son vécu d'exil, ainsi que la nature incomplète de sa mémoire, m'ont offert l'opportunité de participer activement à une sorte d'exercice : chercher, retrouver les lieux où ses souvenirs s'étaient réfugiés et, face aux oublis, tenter de les supposer. Ainsi, avec pour volonté de préciser l'angle de mon engagement face à ce sujet, il s'agit ici de déployer ce travail à travers trois écritures distinctes.

Une première écriture analytique et critique, exprimée au présent, me permet d'examiner des ouvrages ou d'en extraire des citations. Afin de mettre en lumière ma recherche de réponses, ce type de rédaction vise à rendre explicite les liens entre les sources et mes propres observations sur la mémoire d'Annie.

Une deuxième écriture narrative et externe vient s'y confronter, dans laquelle j'inscris le récit du passé au temps du présent et à la troisième personne. Cette observation omnisciente me permet de transformer l'exercice de l'entretien en utilisant le discours rapporté et indirect, c'est-à-dire sans dialogue. L'accentuation d'une double lecture au présent partage l'intérêt de vouloir souligner une continuité, maintenir une immédiateté mais aussi une double actualité du sujet. Mon procédé consiste alors à raconter le plus simplement possible, avec la même distance que j'ai prise en écoutant Annie avec patience : c'est bien cette approche qui m'a parue la plus respectueuse suite à nos multiples échanges.

Enfin, une troisième écriture vient s'intercaler au développement narratif. Celle-ci me permet de redonner de la place au récit d'Annie et de faire vivre son point de vue à la hauteur de ses yeux d'enfant. Ce récit à la première personne m'offre un moyen d'interpréter ses silences et ses oublis, comblant ainsi les espaces vides de sa mémoire. À partir de son témoignage, cela me donne la possibilité d'ouvrir sur la perception de l'espace vécu afin de reconstruire ce qu'Annie a pu voir, toucher ou sentir, en imaginant les lieux traversés et leurs couleurs.

Ce bouillonnement entre souvenirs passés et instants présents, rend compte d'une lecture complète en offrant une retranscription de la parole et de la mémoire d'Annie.



Sur les routes de l'exode, mai-juin 1940 en France.

© LAPI & Roger-Viollet

Portrait de famille

Les protagonistes principaux



Roger Gabai
(1897 - 1966)



Lucienne Gabai
Née Rosebaum
(1904 - 1966)



Didier Gabai
(1932 - 2020)



Annie Gabai
(1933 -)



Bertrand Gabai
(1942 - 2008)

Roger, un père de famille autoritaire, très attaché à ses convictions conservatrices. Sa silhouette imposante et son expression sérieuse font de cet homme pudique et silencieux une figure respectée et estimée de ses proches. Considéré comme honnête et de parole, il fait preuve d'une même exigence dans son travail.

Lucienne, est une mère de famille à la carrure intimidante et aux traits de visage fermés, tout comme son mari Roger. Pourtant, son allure n'est pas le reflet de son tempérament. Femme au cœur aimant et à l'âme solaire, elle apaise son entourage par sa douceur et sa tendresse. Lucienne et Roger, aux personnalités que tout oppose, trouvent un équilibre dans leurs différences, rendant ainsi leur couple symbiotique.

Didier, aîné de la fratrie, est un jeune garçon discret et taiseux. Parfois nerveux et impulsif, il sait aussi faire preuve de rigueur et de sérieux, notamment à l'école où il se montre sage et appliqué.

Annie, cadette et unique fille parmi ses frères, est à la fois fantaisiste, rebelle et curieuse. Avec moins d'une année d'écart, elle forme un duo soudé avec son frère, Didier. Inséparables, ces deux jeunes insoucians partagent une complicité qui semble tout défier.

Bertrand, le petit dernier, n'est encore qu'un bébé et fait son entrée dans ce monde sous une protection attentive. Très maternel, il est aussi chéri et dorloté par sa grande sœur Annie qui veille sur lui.



Annie (à gauche), Lucienne (au centre) & Didier (à droite) Gabai, promenade à Trouville-sur-Mer, 1939.

Photographie issue des archives familiales.

« Sur cette photo, Trouville 39, c'était le début de la guerre [...] Le matin même le garde-champêtre était passé avec son tambour à la fin de l'été [...] Il nous prévenait de la mobilisation ou je ne sais plus trop, et ma mère m'avait dit en début d'après-midi que quand il repasserait, ce serait la guerre. Imagine, j'avais six ans. Quand il est repassé, je me suis mise à pleurer comme une madeleine [...] À six ans tu ne t'en rends pas compte mais tu réagis beaucoup aux émotions [...] Un an avant on était je sais plus où, dans un hôtel, je crois, en dehors de Paris, à la fin de l'été. Et après le déjeuner on faisait la sieste avec ton grand-père. On dormait à l'étage. Je me réveille, et je me vois encore, je descends l'escalier, et je sais plus ce que je vais demander à ma mère [...] Elle m'a envoyé promener comme je te dis pas. Ils étaient avec leurs amis autour de la radio et c'était les prémices de la guerre. Ils étaient inquiets, tellement inquiets qu'à cet âge-là on ressentait la peur chez eux [...] Pendant toute la guerre, **je pense que mes parents étaient très inquiets, mais on a eu la chance de tomber sur des gens bien** [...] Après la guerre, avec mes parents, on en a jamais reparlé [...] Je pense qu'ils étaient traumatisés oui. »

Annie

La Fuite



*L'Exode et la Fuite,
mai-juin 1940.*

© Roger-Viollet & LAPI (Les Archives de la Presse Internationale)



Fuite* (*nom féminin*)

* Action de fuir. S'échapper d'un lieu pour se tenir à l'écart d'un danger, d'une contrainte ou d'une menace pouvant nuire à sa liberté.

* Accélération extrême de la pensée aboutissant à des associations d'idées sans aucun lien logique.

La Fuite

Dispersions.

Juin 1940, le mois des départs. En effet, à cette période, on compte la fuite massive d'environ huit millions de civils français et étrangers voulant échapper à l'armée allemande : les « exodiens¹² », c'est le nom que leur donnera l'historien et spécialiste français de la Seconde Guerre mondiale, Jean-Pierre Azéma, lors de l'analyse du traumatisme, des bouleversements sociaux et psychologiques que cet événement historique a engendrés.

En s'appuyant sur ces déplacements, la romancière et nouvelliste russe d'expression française Irène Némirovsky questionne les individus en fuite et traite l'Exode français dans la première partie de son roman *Suite Française, Tempête de juin*¹³. Cette dernière n'aura pas l'opportunité de finir ses écrits, elle sera déportée et tuée en 1942 dans le camp d'Auschwitz.

Dans ses récits, on suit le départ en catastrophe de différents profils de personnages : banquier, soldat, fille de ferme, écrivain ou enfants, en voiture, à vélo, à

¹² AZÉMA Jean-Pierre, 1940 : *l'Année Noire*, Paris, Fayard, 2010

¹³ NEMIROVSKY Irène, *Suite Française*, Paris, Denoël, 2004

pied ou en brouette. Les protagonistes se rencontrent sur les routes et ces destins croisés témoignent d'une mémoire qui divise, mais d'une histoire qui les rassemble.

Sur les chemins de la migration, les bombardements et les mitraillages font obstacle au parcours et quatre-vingt-dix mille enfants seront arrachés à leurs familles. L'année suivante, cet épisode tragique provoque l'étude de ce mouvement de migration dans les écoles parisiennes. En 1941, des jeunes filles réinterprètent les images mentales qu'elles en gardent à travers l'expression du dessin : « Ces dessins sont pleins de vie et pleins de mort ; ces petites ont vu la guerre en face¹⁴ ».



L'exode du 17 juin 1940, Montoire-sur-le-Loire, dessin d'élève.

© Réseau Canopé & Le Musée National de l'Éducation

¹⁴ ZAIDMAN Sylvie, *Les Parisiens dans l'Exode ... de 1940*, podcast, 22 minutes, France Culture, 2020, 12 min & 55s

Annie était enfant, elle aussi, lorsque la fuite s'est imposée à sa famille, mais depuis, le temps a laissé son sillage. Cet événement-clé devient le contexte fondateur et constitue le socle de nos entretiens : c'est à partir de cette première question posée par ma mère lors d'un déjeuner de famille que ma grand-tante a commencé à remonter le fil de ses tout premiers souvenirs d'exil : « Dis moi Annie, tu arriverais à nous raconter comment vous êtes partis de Paris ? ». Alors, ma grand-tante relate, et je constate que la précipitation agit sur sa mémoire comme un phénomène d'entremêlement.

Les anecdotes se superposent, plusieurs histoires se mêlent sur des temps courts, et son vécu d'enfant apparaît fragmenté, saccadé. L'enchaînement de ces différentes séquences, liées au départ, semble avoir été si immédiat que sa mémoire n'en a retenu que certains passages, certains lieux, comme des images prélevées, des extraits isolés. Le midi où surgit cette première question, nous prenons l'apéritif dans le salon de mes parents. Annie décroche parfois : elle raconte, puis laisse s'installer un silence, regarde par la fenêtre du séjour et glisse soudainement : « Oh, il pleut », comme si, l'espace d'un instant, elle retombait brièvement en enfance. J'ai été marquée par cette échappée inconsciente au récit, qui quelquefois se reproduisait, manifestée par l'alternance entre la narration et le présent, me poussant à chercher le sens de ce que cela dévoilait.

Cette dynamique s'apparente à ce que l'on pourrait appeler une « fuite mémorielle ». Les souvenirs se dispersent ou s'échappent, sans toujours suivre un ordre logique ou chronologique. Son courant de pensée s'accélère, produisant parfois une forme de pseudo-incohérence, non pas comme un défaut de sa mémoire, mais comme une conséquence directe de l'urgence traversée. Ainsi, j'ai eu l'occasion de rencontrer Annie à plusieurs reprises afin de revenir sur certains faits et recueillir davantage de détails, à l'image d'une gymnastique mémorielle. Il m'a fallu accepter ce fonctionnement et retrouver les lignes de force dans son

discours, afin de comprendre comment ses souvenirs s'organisent. Sa mémoire ne produit pas toujours un récit continu, mais s'éveille à travers des éclats, des ruptures la plupart du temps marquées par l'omission. C'est en observant ce processus que s'ouvre une réflexion sur la portée universelle de ces expériences, et sur ce qu'elles peuvent nous apprendre aujourd'hui en tant qu'individus.

Identités.

Dans notre contexte actuel, les questions de persécution et de migration sont encore nombreuses, tout comme la guerre qui ne cesse d'avancer à nos portes. Ainsi, la transmission mémorielle est aujourd'hui prédominante : quelles expériences du passé peuvent nous fournir des leçons et nourrir notre compréhension du présent ? Qu'est-ce qui construit l'identité de chacun ? Et quels éléments identitaires donnés dès la naissance, participent à nous distinguer et à forger notre singularité ?

Tout d'abord, au-delà des caractéristiques physiques ou mentales transmises de génération en génération, on en oublie parfois le nom de famille : ce patronyme, premier élément d'identification associé au prénom et nous venant de notre père ou de notre mère, l'ayant eux-mêmes hérité de leurs propres parents. Afin de se distinguer, les noms de famille se sont progressivement développés au Moyen Âge, entre le XI^e et le XV^e siècle, en lien avec l'augmentation de la population. En Europe, ils étaient attribués selon différentes catégories : pour désigner un métier, une région, une caractéristique physique ou un trait de personnalité¹⁵.

¹⁵ DAUZAT Albert et ROSTAING Charles, *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*, Paris, Larousse, 1963

Gabai, lui, est un nom de famille qui trouve son origine dans les racines hébraïques et provient de la population juive séfarade¹⁶. Didier, mon grand-père, disait que notre nom de famille signifiait « gardien du temple ». Il n'en était pas loin. En réalité le terme « Gabbai » en hébreu désigne un « responsable au sein d'une communauté juive ». Les Gabbai étaient chargés de récolter des dons pour la synagogue et ainsi aider les plus nécessiteux. L'entraide et l'humanité : voilà ce qui est ressorti de ce nom lors de mes recherches¹⁷.

« Heureusement on est tombé sur des gens bien » : c'est la phrase qu'Annie me répète sans cesse lorsqu'elle évoque sa période de fuite durant la Seconde Guerre mondiale. Chance ou malchance ? Lorsque l'on sait qu'hier comme aujourd'hui, certaines populations sont opprimées en raison de leur identité, origine ou appartenance religieuse, et se voient dans l'obligation d'échapper à la menace. De quelle manière la fuite bouleverse-t-elle la construction de l'identité ? Comment affirmer son individualité lorsqu'on est contraint de changer de patronyme par crainte qu'il nous arrive malheur ?

C'est ce qui s'est produit entre 1939 et 1945 : de nombreuses familles juives ont été contraintes de modifier leur nom de famille en raison des lois discriminatoires nazies. Lorsque la Seconde Guerre mondiale fit irruption dans leur quotidien heureux, de nombreuses familles telles que la mienne ont dû fuir leur foyer, là où ils avaient construit et établi leurs souvenirs, leur vie.

¹⁶ « Séfarade : Juif originaire du bassin méditerranéen et, par extension, du Proche Orient, par opposition à Ashkénaze. Les Séfarades sont les descendants des Juifs qui furent expulsés de la péninsule Ibérique à la fin du xve siècle. », *Dictionnaire de l'Académie Française*, document consultable en ligne, URL : <https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9S1044>

¹⁷ Ressource numérique des archives généalogistes, document consultable en ligne, URL : <https://www.geneanet.org/nom-de-famille/GABAI>

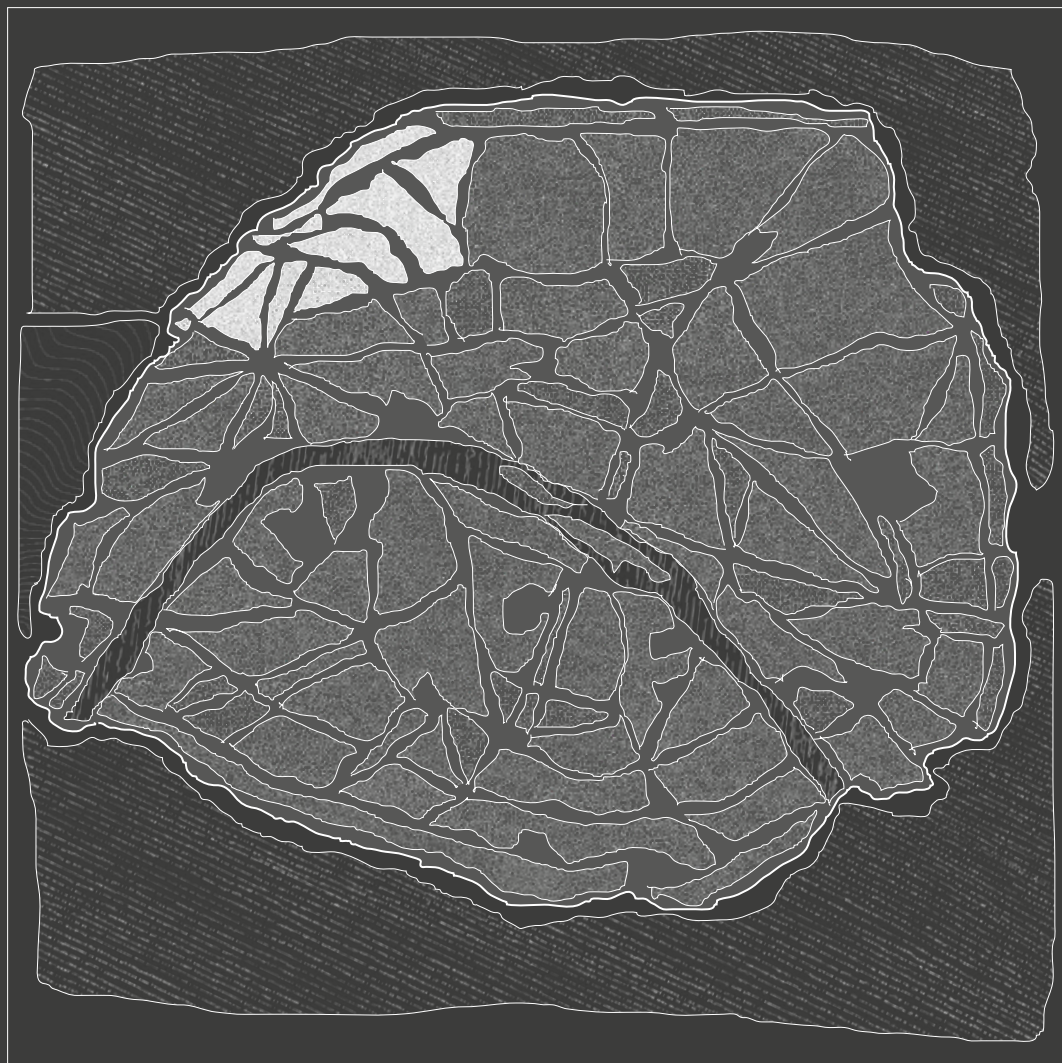
Le rapport matériel n'avait finalement plus aucune importance, il fallait oublier les attaches aux objets, aux lieux et partir. Partir se cacher avec le minimum. Trouver comment se cacher fut, pour la famille Gabai, une « chance » au milieu de son malheur. À cette époque, Roger Gabai, le père d'Annie et de Didier, a l'opportunité de connaître des « gens bien ». C'est à partir de là qu'une période de trois années de déplacements débute pour la petite famille.

« Être comme tout le monde », c'est ce que Lucienne et Roger souhaitent pour leurs enfants, être loin de toute discrimination. C'est au 10 rue Puvis de Chavannes, dans le 17^e arrondissement de Paris, que prend racine ce récit.



La rue Puvis de Chavannes, 75017 Paris.

Photographie personnelle, retouchée à l'aide de l'intelligence artificielle.







Nous sommes un jour comme un autre de la fin de l'été 1941, dans une petite rue calme et ombragée du 17^e arrondissement de la capitale parisienne. La circulation s'y fait rare et les façades qui bordent cette même rue affichent une sobriété propre à la bourgeoisie de cette époque, mêlant styles néo-Renaissance et Art nouveau.

C'est au troisième étage de l'un de ces immeubles, au numéro 10 de la rue Puvis de Chavannes, au cœur d'un grand appartement, qu'on y trouve une famille comme tant d'autres. Deux parents aimants, Roger, un papa autoritaire, Lucienne, une maman plus permissive, et leurs deux enfants inséparables, Didier, neuf ans, et Annie, la jeune fille cadette de huit ans, véritable choix du roi comme on dit souvent.

** En écoutant les souvenirs d'Annie, ma propre mémoire séveille à son tour. J'ai moi aussi fréquenté cet appartement rue Puvis de Chavannes, et au même âge qu'Annie avait lors de cet épisode, je m'y trouvais sûrement.*

Néanmoins, mes souvenirs de ce foyer diffèrent de ceux d'Annie : l'appartement avait changé depuis, ma mémoire altère parfois ce que j'en garde. Enfant, j'y passais beaucoup de temps sans me douter un instant de ce qui avait pu s'y produire, comme un héritage silencieux d'un passé longtemps oublié.

Cette famille athée d'origine juive n'a de juif que son patronyme, ou peut-être le trait physique du nez comme la caricature antisémite le prétend. Les Gabai, comme beaucoup d'autres familles juives de cette époque, ne se font pas remarquer, la famille est discrète, presque invisible aux regards de la société, une poussière que l'on a voulu balayer. Le couple Gabai étant français, il croit n'avoir rien à craindre. Pourtant, il sait.

Entre 1940 et 1941, les troupes armées allemandes font l'arrestation d'environ 10 000 personnes juives à Paris. Le même nombre a fait le choix de fuir en direction du sud de la France, territoire non occupé. C'est bien ce jour-là, ce jour d'apparence comme un

Épisode Un

« *Se précipiter* »



autre, que cette petite vie de famille paisible se voit brutalement bousculée par une douloureuse réalité. Les Gabai se font dénoncer aux autorités allemandes appelées « Gestapo ». Rester et être séparés, ou « partir en catastrophe » ? Partir, c'est finalement le choix qu'ils font.

** Annie ne se souvient pas de la manière dont ses parents ont appris qu'ils avaient été dénoncés. Mes pensées imaginent Annie et sa famille faire leurs minces bagages. Dans son ballotin, sûrement peu de matériel : un manteau plié, quelques affaires de rechange, des stylos et des carnets à couvertures cartonnées. Je perçois les rayons d'une lumière blafarde de fin d'été filtrés à travers les volets fermés, dessinant des bandes contrastées sur le sol semblables à des lignes délimitant différents chemins que la famille doit emprunter pour fuir. Sol qui, dans mes souvenirs, était revêtu d'une moquette bordeaux, presque marron. L'odeur boisée des vieux meubles, mêlée à celle du pain ayant à peine grillé dans la cuisine, qui s'ouvre sur le séjour par une mince porte, me transporte dans ce foyer : autrefois un havre, à présent prison.*

C'est alors le début des problèmes. Pendant cette même période, des amis de Lucienne perdent peu à peu leurs familles suite aux déportations. Roger, lui, s'arrête de travailler dans son affaire créée quatre ans plus tôt¹⁸. C'est là où l'entraide commence à voir le jour pour cette famille, soutenue par un ami proche venu de Bordeaux qui reprend la boutique de vêtements.

En effet, les Gabai ont la « chance » de tomber sur des « gens bien ». Monseigneur Loutil¹⁹ en fait partie. Lucienne et Roger souhaitent qu'Annie et Didier, soient « comme tout le monde », c'est-à-dire catholiques. Le couple choisit de leur faire recevoir le baptême. Monseigneur s'en charge, mais, ayant un trou de mémoire au moment de remplir les documents, Annie est baptisée sous le prénom d'Anièce. Rapidement, les deux enfants reçoivent des leçons de catéchisme auprès d'une religieuse pour apprendre les fondements de la religion, mais pour la famille, c'est aussi le moment de fuir.

¹⁸ ROGA, marque de vêtements de pluie créée en 1937 par Roger Gabai.

¹⁹ Eugène-Edmond Loutil dit « Pierre l'Ermite » (1863 - 1959), curé de la paroisse et de l'église Saint-François-de-Sales du 17^e arrondissement de Paris, de 1919 à 1959.



** Annie ne sait pas comment son père a rencontré le curé Loutil, mais se souvient de l'entraide qui régnait autour d'eux. Elle me raconte ces événements, l'accélération de ces derniers font que de nombreux détails lui échappent, alors, je devine les fragments de sa mémoire. Je perçois encore ce tapis coureur tufté et rouge qui longeaient les marches de cette cage d'escalier. Je m'imaginer celle-ci résonner sous leurs pas, le bois qui craque à chaque claquement de semelle et qui semblent annoncer le danger qui rôde dehors, comme une mélodie dramatique. Je me rappelle de ce hall d'entrée froid, du calepinage blanc, gris et ocre de la mosaïque au sol. De ces deux portes, qu'il fallait franchir l'une après l'autre pour quitter l'immeuble, cloisonnant la famille dans un sas, lui-même prémice de leur future liberté contrainte.*

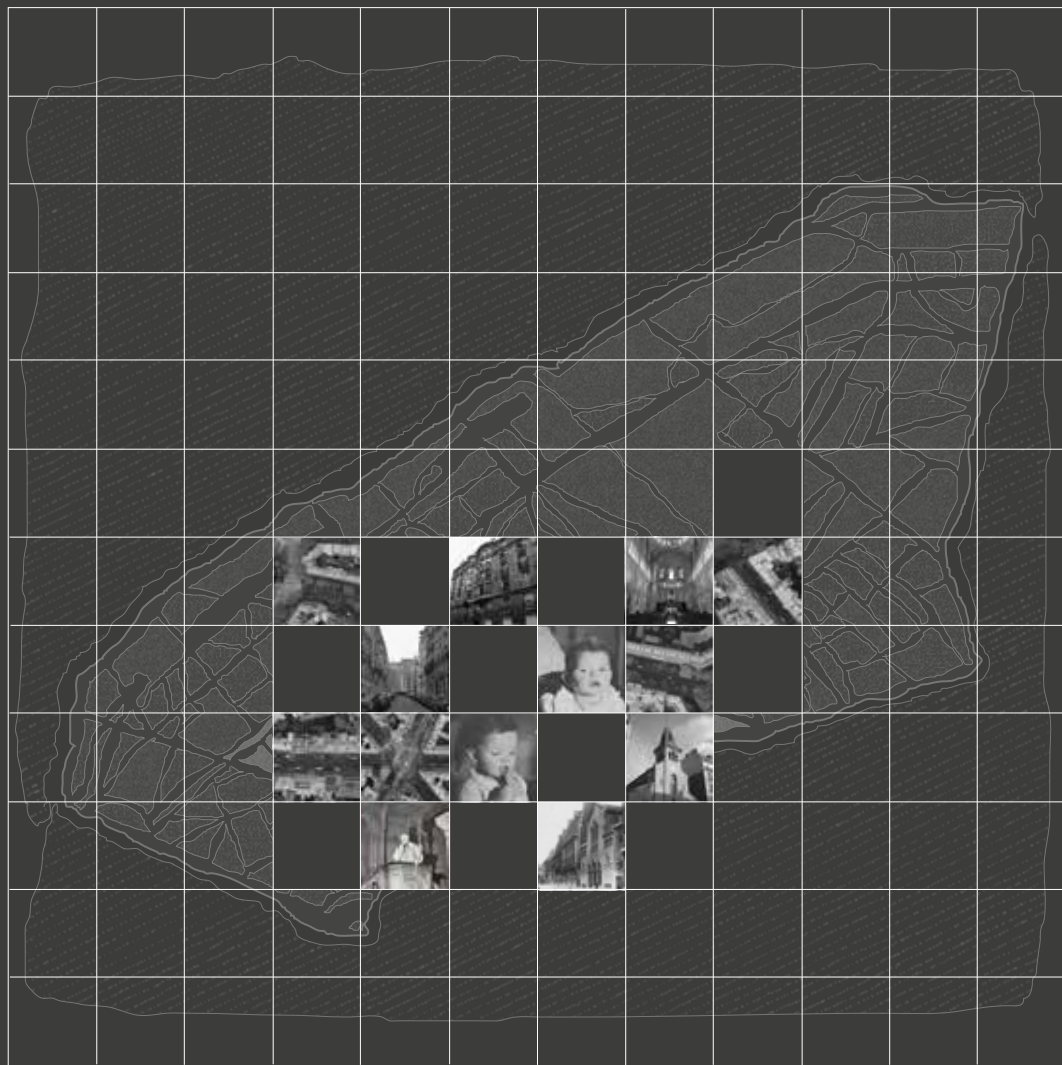
** Je pense à ce trottoir, à cette rue, aux habitants de ce vieux Paris, qui s'éveillent sans se douter d'un départ de plus ou qui, du moins, semblent s'y habituer. On y entend certainement une bicyclette passer, les volets des immeubles voisins grincer, les sons de cloches de l'église Saint-François-de-Sales, rue Ampère.*

** Tous ces bruits s'entrelacent avec le rythme paisible du cœur d'une petite fille qui ne comprend pas encore ce qui se passe.*

Les Gabai sont tombés sur des « gens bien ». Cependant, si cette histoire commence, c'est cette fois-ci à cause de « gens moins bien ». Dépeinte telle la Madame Dodin²⁰ de Marguerite Duras, c'est elle, la concierge de l'immeuble du 10, rue Puvis de Chavannes, qui, pour récupérer les meubles, a fait pendre sa langue et dénoncé la famille Gabai. Ce jour de 1941 ne fut finalement plus comme un autre.

** Ma mémoire tente de restituer les meubles, témoins muets de leur vie quotidienne, portant désormais le poids d'une malédiction. L'appartement, ancien théâtre de scènes quotidiennes et encore chargé de souvenirs et d'objets personnels, se transforme à cet instant en véritable sanctuaire aux yeux de la famille. Un espace où la vie et les gestes y sont morts, où le silence règne et où le présent se heurte au passé. Lieu qui engendre à la fois une distance physique et sensible avec un foyer, qui n'est désormais plus celui qu'ils ont connu.*

20 DURAS Marguerite, *Madame Dodin*, Gallimard, 1954

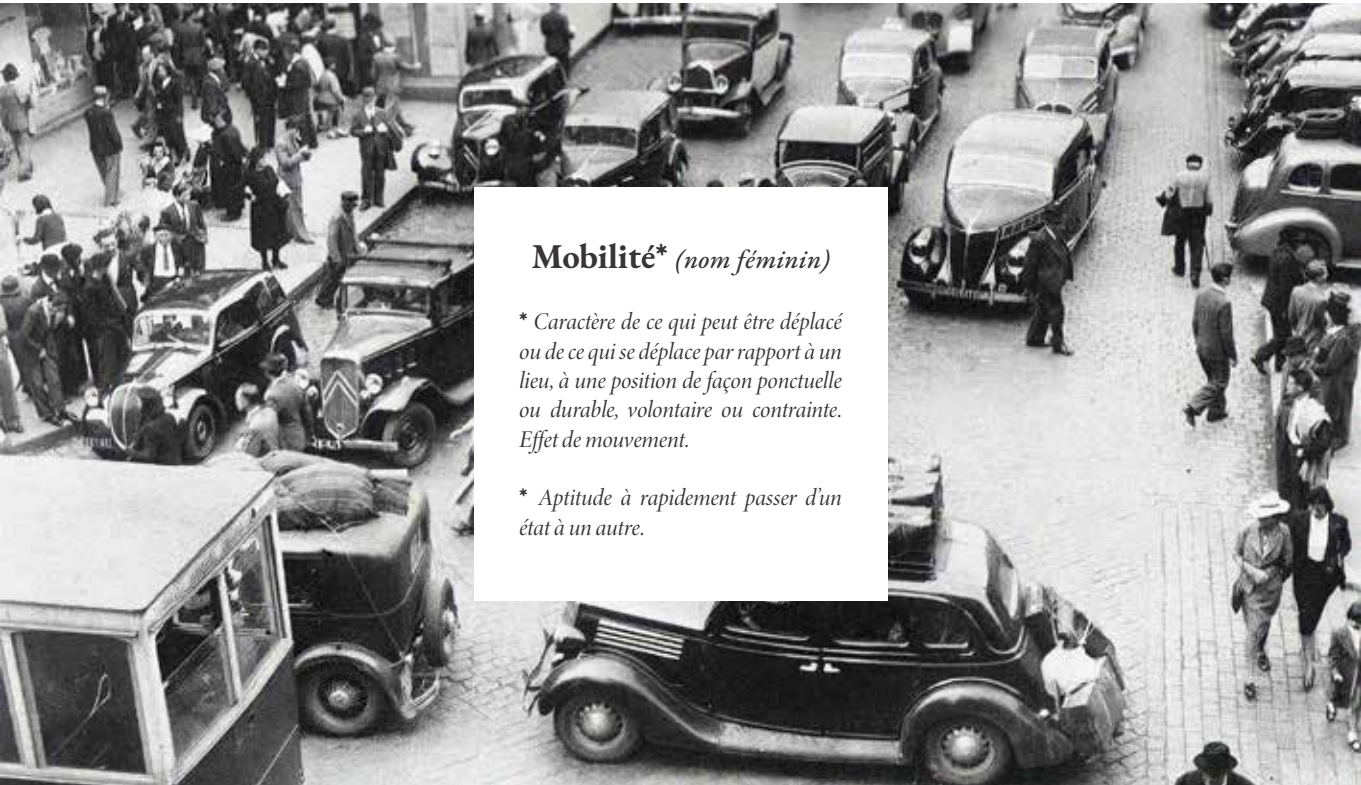


La Mobilité



*Les voitures des réfugiés garées
sur la place de la comédie à Bor-
deaux,
juin 1940.*

© Archives du Sud Ouest



Mobilité* (*nom féminin*)

** Caractère de ce qui peut être déplacé ou de ce qui se déplace par rapport à un lieu, à une position de façon ponctuelle ou durable, volontaire ou contrainte. Effet de mouvement.*

** Aptitude à rapidement passer d'un état à un autre.*

La Mobilité

Substitutions.

Au-delà du bouleversement identitaire qu'engendre la fuite, la quête d'un refuge s'est vue être nécessaire pour certains. Il devenait en effet préférable de migrer. La migration se définit par le mouvement d'une population depuis une région en direction d'une autre. Dans la famille Gabai, cette problématique migratoire ne date pas d'hier, ce qu'Annie savait bien : « Gabai s'est transformé en Gabai, c'est un nom de famille juif qui nous vient de Turquie, puisque mon grand-père venait de là-bas. Je ne l'ai jamais connu, c'était un immigré. »

Cette mobilité familiale et la figure d'absence de l'aïeul évoquée par Annie soulèvent une question que de nombreuses œuvres sensibles ont tenté de restituer dans leurs modes opératoires. Comment la mémoire rend-elle compte de l'expérience migratoire et de la perte de repères qu'elle engendre ? Dans quelles mesures le mouvement physique et méthodologique permettent-ils d'éclaircir les zones d'ombres ? Ces interrogations sont comparables à celle explorée par Chantal Akerman dans son reportage *Dis-moi*²¹, où l'on découvre le portrait de trois femmes juives ayant vécu la migration et la déportation.

²¹ AKERMAN Chantal, « *Dis-moi* », série « Grand-mères », documentaire, 45 minutes, 1980

À travers la succession d'entretiens, la cinéaste belge fait émerger les traces fragmentaires de la mémoire de sa défunte grand-mère. Ne l'ayant pas connue en raison de sa déportation durant la seconde guerre mondiale, l'absence devient le fondement de la méthode de son film. Chantal Akerman se met elle-même en scène dans la ville par un processus de déplacement : elle cherche les adresses de celles qu'elle va par la suite interroger et superpose, dans un même mouvement, les images tournées sur le moment présent et l'enregistrement audio de ses entretiens passés avec sa propre mère.



AKERMAN Chantal, « Dis-moi », 55 secondes.

© Madelen INA (Institut National de l'Audiovisuel)

Ce documentaire est en effet inauguré par une question posée par la réalisatrice à sa mère : « Dis-moi, maman, quel souvenir tu gardes de ta mère ?²² ». À l'instar de cette œuvre, mon approche cherche à suggérer des hypothèses sur les oublis et les détails manquants dans les souvenirs d'Annie ; ici, pour Chantal Akerman, la mémoire familiale est à reconstruire. Elle s'invite dans le quotidien de ces femmes témoins afin d'attentivement les écouter, se servant des profils mémoriels similaires à ceux de sa grand-mère pour nouer un sentiment de proximité avec sa propre identité. Cet effet de diversion tente de combler le vide.

Comme souligné dans les enjeux de ce mémoire, la mémoire constitue un matériau fait de ruptures, un outil mouvant. Ce récit visuel révèle que la mémoire n'est pas fixe, mais un instrument sensible, qui se déplace et se recompose par l'action, à travers les temporalités et les rencontres. En perpétuelle transformation, les souvenirs s'actualisent, se précisent ou s'effacent. Ceux d'Annie avancent, reculent, hésitent, à l'image de son parcours physique. Au fil de nos discussions, Annie revient sur certains faits, les recompose ou ajoute des détails absents auparavant. La répétition du récit ne fige pas le souvenir, elle le transforme, révélant une oscillation, qui, une fois de plus, nous montre que la mémoire est, elle aussi, mobile.

L'analyse de ces expériences individuelles permet d'éclairer la mobilité, notion participant activement au processus de migration. Ainsi, la dynamique de transmission mémorielle est, le plus souvent, animée par une dimension personnelle. La question de l'héritage familial et cette restitution d'un vécu intime se retrouvent aussi sous la forme de récits historiques et biographiques.

²² Ibid., 1 minute 35'secondes

De manière similaire à ma volonté d'approche, l'enquête *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*²³, réalisée par Ivan Jablonka, restitue le destin contraint et le parcours de ses grands-parents paternels d'origine polonaise et couple d'immigrés clandestins durant la Seconde Guerre mondiale. Dès les prémices de son ouvrage, l'historien annonce l'impossibilité d'un témoignage direct et nous dévoile sa méthode de recherche pour reconstituer ses mémoires familiales grâce à la découverte d'archives administratives, de documents judiciaires, de registres d'état civil ou bien de traces écrites telles que des lettres. C'est par le biais de ces outils historiques que ce dernier réussit à retracer leurs vies depuis leurs naissances jusqu'à leurs assassinats au camp d'Auschwitz, en 1943, et nous donne à regarder leurs vécus d'exil français.



Une femme se cache pour échapper aux attaques nazies, Belgique, 18 mai 1940.

© AP (Associated Press)

²³ JABLONKA Ivan, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eu*, op. cit.

Dans cet ouvrage, la migration de ses grands-parents est fondée sur un déplacement permanent avec l'espoir d'une ascension sociale. Au fur et à mesure de sa quête, Jablonka construit une proximité avec ses aïeux qui lui sont finalement étrangers et part sur la piste de leurs empreintes en voyageant en Pologne, Israël, Argentine ou encore aux Etats-Unis. Ainsi, en se glissant dans les failles de ses aïeux, son récit met en scène la fragmentation de cette mobilité, il décrit précisément son environnement, ses promenades et sa situation dans les lieux de façon saccadée, discontinue, assume les silences et réalise des va-et-vient entre les lieux et les époques.

Afin de comprendre la dynamique récurrente de la mobilité, l'écrivain se plonge lui-même dans une situation de fuite pour ainsi mieux la comprendre ; le mouvement devient selon lui un moyen de survie : « Il faut fuir, fuir sans se retourner [...] Courir. Courir plus vite [...] Ne plus bouger. Ne plus respirer²⁴. » Au-delà de son immersion physique, tout au long de son récit, Ivan Jablonka réalise ces hypothèses de déplacement en utilisant des verbes d'action dans le but de produire un effet de mouvement supplémentaire dans sa méthodologie d'écriture.

De la même façon, le récent ouvrage d'Adèle Yon²⁵, évoqué en introduction, mène une investigation sur les silences intra-familiaux et interroge la fuite mémorielle. La figure absente de son arrière-grand-mère, Elisabeth, surnommée « Betsy », engendre certains creux, des lacunes, des éléments manquants que la chercheuse substitue par la supposition afin de les mettre en valeur. Comme elle le précise : « Betsy est le personnage manquant. Je ne pouvais pas remplacer le vide qu'elle a été par une présence qui aurait été factice. Ce qui m'a toujours intéressée, c'est le vide qu'elle a été et le vide que, par transitivité, elle a laissé [...]

²⁴ Ibid., Page 43

²⁵ YON Adèle, *Mon vrai nom est Elisabeth*, op. cit.

Cerner ce vide, ce n'est pas le remplacer par une présence de personnage²⁶. » Ici, les mots d'Adèle Yon font grandement écho à ce travail de mémoire, qui, par l'existence passée des protagonistes principaux, et l'éclairage d'Annie en tant que témoin active, me permet à mon tour, de mobiliser ma mémoire afin de travailler avec les manques, les incertitudes, les oublis, ces trous laissés par le temps et les déplacements.

Le « vide » décrit par l'auteure est mis au service d'un récit lui permettant de faire apparaître un principe de mobilité dans sa méthodologie par l'organisation de différents paramètres.

Tout d'abord, sa démarche d'écriture suit une évolution à travers d'une double progression, avec des moments de suspension, de flottement. Un premier mouvement fait apparaître la vie de son arrière-grand-mère, appartenant au passé, puis, un second mouvement amène un état des lieux actuel, relevant du présent. On y découvre son investigation, ses recherches, ses fouilles et les entretiens qu'elle a l'occasion de mener avec ses proches, établissant ainsi un lien direct avec mon procédé narratif.

De plus, dans une démarche comparable à celle de l'historien Ivan Jablonka, initialement motivé par une soif personnelle, Adèle Yon organise son travail de terrain grâce au déplacement physique afin de rencontrer, à son tour, les individus ayant croisé la route de son aïeule. Le mouvement physique devient alors une mise en œuvre de sa recherche. L'auteure mène une enquête directe en entreprenant différents voyages et les retranscrit.

²⁶ YON Adèle, *Lobotomie et internement : un trou noir familial*, podcast, 58 minutes, France Culture, 2025, 43 min & 30s

Le premier chapitre de son récit s'ouvre sur une scène de voyage en voiture avec ses propres grands-parents, lors d'un trajet entre le Portugal et la France, témoignant que la mémoire peut aussi trouver refuge dans les espaces dédiés à la mobilité : « Je suis sans arrêt en mouvement. Sans cesse en fuite. Reçois cette voiture pour l'habiter, apaise-toi à bord d'un habitacle mobile si c'est ce que tu veux [...] Ma grand-mère m'a avoué que pendant bien des années [...] sa voiture avait été pour elle un véritable cocon, un second foyer dans lequel s'accumulaient ses affaires les plus personnelles²⁷. »

Vecteurs.

De ce fait, la mobilité ne concerne pas que les individus mais se déploie dans l'espace et s'étend aux lieux, qui s'imprègnent des histoires et des expériences de ceux qui les traversent, jusqu'à devenir eux-mêmes symboliques.

Il s'agit alors de s'interroger sur la représentation des « non-lieux », ces espaces de transit que l'anthropologue Marc Augé définit comme fonctionnels mais que les usagers traversent sans se les approprier. Selon lui : « C'est dans l'anonymat du non-lieu que s'éprouve solitairement la communauté des destins humains²⁸. », illustrant que l'expérience de déplacement est déshumanisée par la standardisation des lieux tels que les postes de douanes, les gares ou les autoroutes.

Ceci me permet de faire apparaître une contradiction : et si finalement un « non-lieu » pouvait représenter un espace tout autre aux yeux d'Annie ? De quelles manières les expériences individuelles inscrites dans les lieux de passage viennent-elles troubler une perception collective en apparence neutre ?

²⁷ YON Adèle, *Mon vrai nom est Elisabeth*, op. cit., Page 23

²⁸ AUGÉ Marc, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, op. cit., Page 149

En période de guerre, la notion de mobilité prend une place centrale. En effet, la Seconde Guerre mondiale a été le théâtre des départs automobiles, mais aussi ferroviaires, dans le but de s'enfuir, ou dans la pire des éventualités, se faire déporter. Entre 1940 et 1944, on estime le triste nombre de cent-trente mille français déportés à bord des trains dont onze mille quatre cents enfants²⁹. Ces gares, ces wagons, ces voitures, ces routes deviennent alors des lieux où s'imprègnent les souvenirs de ceux qui les ont parcourus, portant à la fois le vécu personnel et la mémoire collective.



Train de réfugiés faisant halte en pleine campagne, juin 1940.

© Roger-Viollet

²⁹ Informations consultables en ligne, Mémorial de la Shoah, URL : <https://www.cheminsdememoire.gouv.fr/fr/memorial-de-la-shoah>

Dans la mémoire d'Annie, les épisodes de déplacements influent différemment selon l'espace par lequel elle a transité. Lorsqu'elle évoque les déplacements en train, certains passages disparaissent, presque entièrement. Les paysages défilent, les flux s'accélèrent, comme un film projeté trop rapidement pour lui permettre de s'y stabiliser. Le mouvement empêche la fixation du souvenir, il dilue les repères, et rend les événements plus difficiles à situer.

Plus tard, Annie réussit à me confier un extrait plus détaillé de son expérience de déplacement après lui avoir posé cette question : « Durant cette période, vous ressentiez la peur ? ». Comme si la « peur » avait été le terme déclencheur, entrouvrant la porte de ses souvenirs. La peur, cette émotion que l'on ressent, cette réaction humaine et naturelle face à la perception d'un danger, qu'elle soit réelle ou imaginaire. Durant la Seconde Guerre mondiale, le danger était, lui, bien réel et Annie m'en a témoigné puisque le moyen de transport pour parvenir à se cacher relevait un défi d'une autre ampleur : celle de l'exposition aux risques et aux contrôles.

Annie se rappelle à ce moment d'un épisode vécu en voiture, le récit se resserre. Elle s'attarde sur un moment unique, marqué par l'inquiétude. La tension semble alors jouer un rôle déterminant et ce ressenti devient un point sur lequel je m'appuie : il permet à sa mémoire de retenir un instant précis, détaché du flux général de déplacement.

Cette même tension apparaît dans l'ouvrage d'Adèle Yon³⁰, qui questionne et expérimente la voiture lors des voyages dédiés à son enquête. Elle se sert de cet espace confiné pour interroger ses grands-parents, rendant l'acte de la parole plus aisé et favorisant l'expression des souvenirs. Elle nous décrit cette scène :

³⁰ YON Adèle, *Mon vrai nom est Elisabeth*, op. cit.

« Mon grand-père est au volant [...] Assise seule sur la banquette arrière, je regarde ma grand-mère qui me tourne le dos³¹. » La voiture devient ainsi, un petit espace disposé en tandem provoquant un effet de dialogue percutant, confessionnel et marqué par le silence.



Des réfugiés passant la ligne de démarcation à Vierzon, 1941.

© Musée de la Résistance et de la Déportation de Bourges et du Cher

³¹ Ibid., Page 24



Si Roger et Lucienne Gabai sont « très inquiets », ils font de leur mieux pour mettre la crainte à l'écart de leur foyer, permettant ainsi à leurs trois enfants de conserver leur innocence. Didier et Annie sont toutefois protégés et élevés avec une grande autonomie, ce qui laisse présager une possible séparation de la famille.

Dès le mois de juin 1940, la France se voit divisée en deux par une frontière imaginaire : la ligne de démarcation. En 1941, les Gabai n'ont pas les moyens de quitter la France et doivent ruser afin d'échapper aux autorités lors de leurs déplacements en train ou en voiture. La falsification de leur identité devient pour eux l'unique solution afin de traverser la ligne de démarcation située à Vierzon et ainsi rejoindre la zone « libre³² ».

³² Zone libre : Partie Sud de la France non occupée par les Allemands et administrée par le régime de Vichy durant la Seconde Guerre Mondiale. *Dictionnaire de langue française*, Paris, Le Robert, 2011

Roger et Lucienne sont « très inquiets », leurs enfants, eux, sont plus insouciant. Après s'être procuré de faux documents d'identité auprès d'un passeur, les parents font entendre aux enfants que dans aucun de leurs bagages ne doit apparaître leur vrai nom. Rapidement, ils arrachent les étiquettes, déchirent les premières de couverture des carnets d'école et, par conséquent, la manipulation des objets devient un moyen de mettre en suspens leur réelle identité.

Épisode Deux

« *Se retirer* »

** Annie ne se souvient plus de la nouvelle identité qui lui avait été confiée. Pour l'enfant qu'elle était, il n'importait sans doute pas de retenir un nom ou une apparence qui n'étaient pas siens. Elle ne s'est jamais sentie autre, et de la femme moderne dont je témoigne aujourd'hui, elle n'a jamais accepté de devenir celle que l'on voulait qu'elle soit. Je lui ai demandé ce qu'étaient devenus ces objets falsifiés : elle n'en a aucune idée. Peut-être que ses parents s'en sont débarrassés, comme pour enterrer le passé ; de ces documents, il ne reste plus aucune trace.*



Malgré la volonté de la famille de rester la plus discrète possible, une silhouette se détache du lot, celle de Lucienne. Un grand chapeau noir épouse le haut de son crâne, comme pour se cacher derrière un masque ; elle marche, tête baissée. C'est enfin le moment de monter en voiture et de prendre la route rapidement. Ils s'installent.

** Annie me décrit cette scène que je tente de recomposer mentalement par la succession de micro-gestes : un coffre qui se ferme, des bagages entassés, quatre portières qui claquent difficilement, le couinement des banquettes en cuir, affaissées par un usage intensif, les quelques chuchotements qui se perdent dans le ronronnement du moteur.*

** Je me projette dans cette voiture, devenue refuge précaire le temps d'une traversée et roulant vers une invisible frontière, et j'imagine Annie, les pieds suspendus, comme perchée sur cette assise trop haute. Dans cet espace confiné en mouvement, je la devine regarder les paysages ruraux qui défilent à l'extérieur, à peine visibles, derrière des fenêtres pleines de buée arrivant tout juste à la hauteur de son nez. Un horizon flou, à l'image des souvenirs que sa mémoire tente de démêler. Le temps*

de trajet s'étire indéfiniment, donnant l'impression que jamais la voiture n'atteindra sa destination.

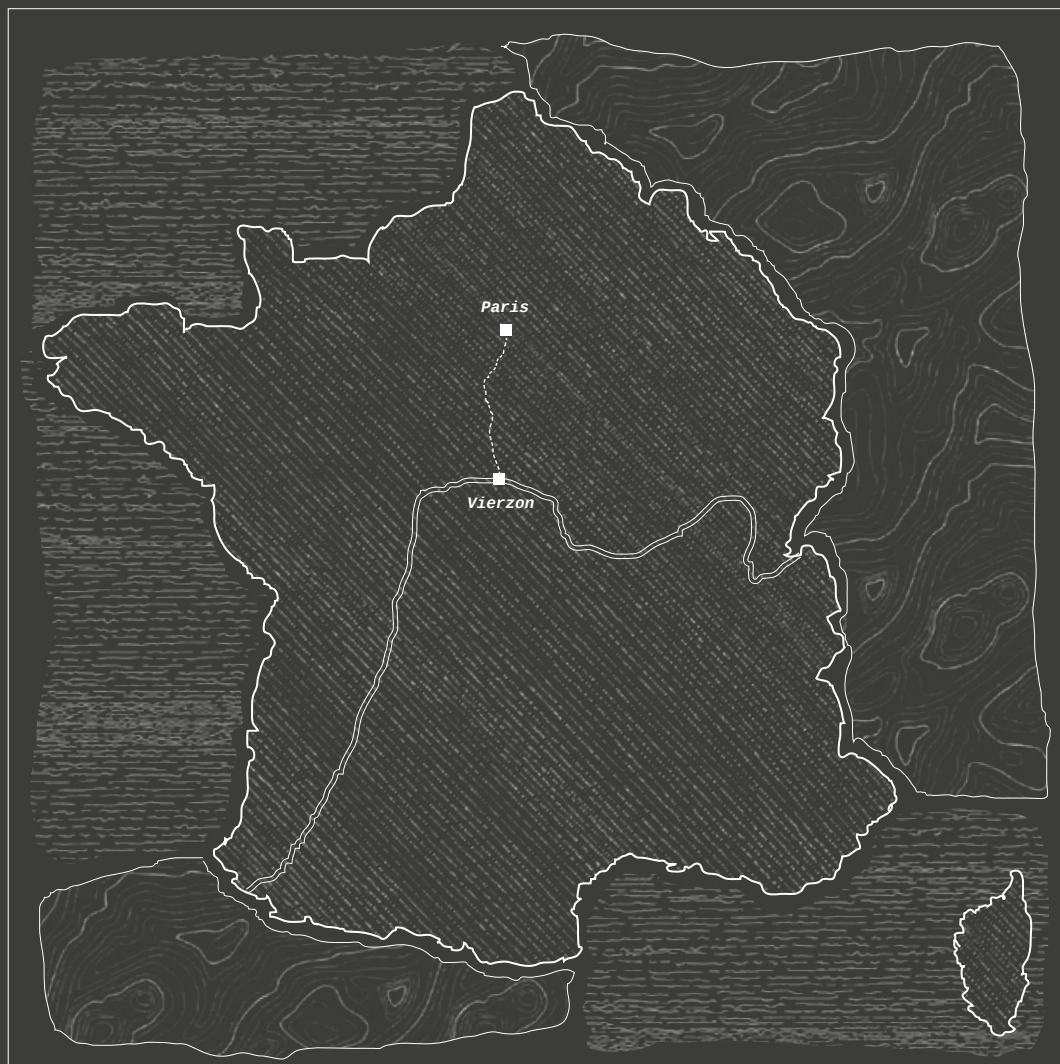
Sur la route, Annie sort ses carnets et ses stylos et Lucienne la regarde faire, puis, immédiatement, s'immobilise. Crispée et terrorisée, elle remarque que sur le carnet de sa fille, le nom d'*Annie Gabai* apparaît encore, omission due à la précipitation. Cette fois, les enfants lisent, pour la première fois, la peur dans les yeux de leurs parents.

Roger et Lucienne Gabai sont, en effet, « très inquiets », en particulier Lucienne, puisque dans cette voiture exposée à l'insécurité, cette grande femme aux cheveux bruns tirés vers l'arrière et aux yeux foncés se retrouve désormais à porter l'identité d'une femme frêle aux cheveux blonds et aux yeux clairs.

** Je pense à la voiture, qui, à l'origine est un mode de déplacement perçu par l'imaginaire collectif comme un espace clos menant à la liberté et propice à la contemplation d'un trajet, à la rêverie.*



** Après cet entretien, je pense à cet objet mobile imprégné par la peur. Chargée d'une nouvelle symbolique, je perçois cette voiture comme un espace d'entre-deux, un seuil en mouvement, que l'on pourrait ici qualifier de « non-lieu » : un espace reliant les individus vers le même destin, les menant de l'incertitude vers une sécurité incertaine. Mais pour Annie, il prend aussi un double sens, celui du « lieu de mémoire ».*



Cartographie - *Passage de la Ligne de démarcation en voiture - Paris > Vierzon, 1941.*

Le Refuge



*Des réfugiés allemands fuyant la
zone russe à la fin de la Seconde
Guerre mondiale,
25 octobre 1945.*

© Getty Images



Refuge* (*nom masculin*)

** Lieu où l'on se met en sûreté pour échapper à un ennui ou à un danger qui menace. Abri servant d'étape aux voyageurs. Lieu où se rassemblent des individus.*

** Échappatoire à laquelle on recourt pour se dérober devant une réalité.*

Le Refuge

Symboles.

Dans une perspective divergente à celle de l'anthropologue Marc Augé, l'historien Pierre Nora défend l'idée que certains lieux vécus ou traversés peuvent renfermer une forte charge historique et mémorielle, et, dans ce cas-ci, cessent d'être anonymes, devenant de véritables « lieux de mémoire ». Ce concept émerge en 1984, dans son ouvrage éponyme³³. Ainsi, le « non-lieu » n'est pas nécessairement dissocié du « lieu de mémoire », ils peuvent se relier, fonctionner ensemble et revêtir une double portée. Ce qui constitue un « non-lieu » pour moi, peut se voir être un « lieu de mémoire » pour Annie, et réciproquement.

D'après Nora, ces vestiges symboliques peuvent être matériels comme immatériels : un espace, un texte, un objet, un rituel ou un symbole. Ils incarnent des pratiques, des gestes ou des récits partagés nourrissant ainsi la mémoire collective : un carrefour où se croisent différentes trajectoires de mémoire, individuelle et collective. Par conséquent, un support devient mémoriel lorsqu'il est reconnu et raconté, il est là où la mémoire trouve refuge et s'exprime.

33 NORA Pierre, *Les Lieux de Mémoire*, op. cit.



Mireille Mialot et « Bobby » en 1943, l'objet-mémoire emblématique de la collecte participative, don fait en 2021 pour perpétuer le souvenir de guerre.

© Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère

De ce fait, les « lieux de mémoire » ne sont pas qu'espaces et peuvent prendre différentes formes sensibles. En tant que support mémoriel, le jouet occupe une place symbolique dans le partage de l'histoire collective. Dans son livre pour enfant *Otto, Autobiographie d'un ours en peluche*³⁴, l'illustrateur alsacien Tomi Ungerer esquisse le profil fictif d'une peluche en tant qu'objet-témoin des épisodes traumatiques de la Seconde Guerre mondiale. Il la met en scène afin de sensibiliser les plus jeunes n'ayant pas encore connaissance de cette partie de la mémoire collective. Alors, comment raconter aux enfants des sujets difficiles ? Comment leur transmettre les mémoires du passé ?

Tout au long de ce récit allégorique, le jouet s'abîme, se tâche, se déchire progressivement, rapportant les effets des lésions sur les souvenirs. L'objet se transmet de mains en mains, croise les destins et incarne la mobilité tout comme l'entraide. Elle devient la figure d'un refuge à la fois affectif, identitaire et mémoriel.

Au fil des échanges, je me mets à m'interroger sur ce rapport entre Annie et ses « lieux de mémoire », je lui demande : « Te souviens-tu de ce que tu avais matériellement emporté de Paris ? », elle me répond : « Oh bah rien ! Ou bien en tout cas j'avais pas grand chose ». Ne disposant pas de matériel auquel se raccrocher ou se rassurer, je suppose qu'au-delà de la présence de sa famille durant cette migration, ce sont les espaces qui ont servi de refuge à sa mémoire. Lors d'un autre entretien, je lui adresse une nouvelle question : « Tu te souviens des différentes maisons où vous avez habité pendant la guerre ? ». Là, elle avait beaucoup à me raconter, elle ne se souvenait pas tellement de leurs intérieurs, mais de ce qu'elle y avait ressenti. Les « lieux de mémoire » d'Annie sont des maisons, des lieux de refuge.

³⁴ UNGERER Tomi, *Otto, Autobiographie d'un ours en peluche* [1999], Paris, L'école des loisirs, 2004

Distances.

Les refuges apparaissent dans la mémoire d'Annie comme des instants suspendus. Entre chaque déplacement, ils instaurent une forme de pause, un temps latent dans une période de vie sans cesse en mouvement.

Contrairement aux trajets effectués, ces lieux me permettent d'accéder à davantage de détails, comme si la stabilité provisoire offrait à la mémoire un espace pour se déployer. Ces lieux sont à la fois des abris physiques, protégeant la famille d'une menace, et des lieux de consolation, rendus possibles par l'instauration d'une routine et d'un semblant de quotidien.



Michel, 11 ans & Paulette, 5 ans, jouant au refuge, 1h 00 min & 47 secondes.

© Canal VOD - CLÉMENT René, *Jeux Interdits*, film, 1h26 minutes, 1952.

Annie m'évoque ces refuges et son récit ne s'attarde plus sur la manière d'y parvenir, mais sur ce qui s'y produit : la vie familiale, les gestes ordinaires et les instants partagés. Ici, le refuge semble être un espace dans lequel certains souvenirs trouvent à se déposer, protégés et à distance d'une menace incessante qui les entoure.

Les refuges de guerre sont abordés tel un un repos dans l'exode, parfois court, mais un soulagement incontestable. Dans ce cadre, l'article « Journal d'un réfugié, témoignage de l'exode de mai-juin 1940³⁵ » retrace l'exode familial de l'ancien colonel français, Alain Huyon. Il y rapporte ses propres souvenirs d'enfance qu'il conserve sous une forme de récit intime. Sa mémoire peine parfois à combler les vides et précise certains événements grâce au témoignage de sa mère et de son frère ainsi que par les archives du Service Historique de l'Armée de Terre (S.H.A.T.).

En 1940, Alain Huyon est âgé de trois ans et demi et conserve toutefois des éléments marquants de sa période migratoire. À travers son témoignage, il souligne l'expérience subjective de distanciation qu'il a ressentie en raison de son jeune âge : « Jeux et farces se succèdent dans l'insouciance la plus complète, inconscients que nous sommes des difficultés où se débat notre mère [...] Paradoxalement j'en conserve aussi un bon souvenir, j'étais trop jeune pour saisir les risques et la misère de notre situation [...] L'exode tel que je l'ai vécu n'est qu'un exemple à côté de beaucoup d'autres³⁶. »

³⁵ HUYON Alain, « Journal d'un réfugié, témoignage de l'exode de mai-juin 1940 », Revue historique des Armées, N° 219, « L'année 1940 », 2000, URL : https://www.persee.fr/doc/rharm_0035-3299_2000_num_219_2_4937

³⁶ Ibid., page 124

Cette mémoire individuelle fait résonner les témoignages, puisque, de la même façon, Annie me raconte sa vision impassible lorsqu'elle était jeune fille : « Je ne me rendais absolument pas compte de ce que signifiait la guerre, c'est ça qui est extraordinaire. Quand tu es enfant, t'as pas de notion. »

Entraides.

Durant cette période, ma grand-tante me dit ne pas avoir pleinement conscience de la situation. Pourtant, aujourd'hui, elle sait bien : « Mes parents n'avaient pas les moyens de quitter la France à l'époque. » La famille Gabai a donc dû compter sur l'entraide pour réussir à se cacher : des amis, des passeurs, des inconnus dévoués, des gardiens de leur secret. C'est aussi le cas pour de nombreuses familles de cette époque, ce qui constitue une expérience individuelle s'inscrivant dans une dynamique collective.

Lors de l'occupation de l'Allemagne nazie dès juin 1940, la France s'est vue devenir le théâtre d'une fraternité dans certaines régions. En Bretagne, sur un caillou entouré d'eau, on découvre le secret d'un havre de paix que des familles traquées ont trouvé. L'Île aux Moines est devenue un lieu de refuge grâce à la frontière que l'eau exerce, permettant à cinq enfants juifs de se sauver d'un destin tragique pendant un temps.

Une enquête menée par Julie Schittly, journaliste à Ouest France, permet de nous faire entrer dans les secrets enfouis de cet endroit d'accueil. Elle écrit ainsi son premier livre, *Les Enfants Cachés de l'Île aux Moines*³⁷.

37 SCHITTLY Julie, *Les Enfants cachés de l'Île aux Moines*, op. cit.

Outre l'intérêt historique de cet épisode méconnu, cet ouvrage cherche à faire ressentir au lecteur une expérience vécue afin de susciter une compréhension empathique, condition qui se veut essentielle à l'entrée d'une mémoire individuelle dans la sphère collective. Cette approche fait ainsi écho à mon étude, qui, par la narration des épreuves familiales qu'Annie m'a témoignées, me permet d'établir un lien affectif avec les protagonistes, qui, en dehors de mon grand-père, m'ont toujours été étrangers.

La journaliste questionne la manière dont un territoire peut devenir un abri, une enclave protectrice. Les différents épisodes de son récit mettent en exergue la fragilité de ce lieu de refuge et la pérennité de la mémoire. En milieu insulaire, la mer constitue une barrière, mais aussi un passage, devenant le symbole même d'une mobilité contrainte mais salvatrice. Depuis, le temps a passé, et ce lieu-refuge porte encore l'empreinte de cette mémoire ayant survécu.

En effet, quatre-vingt ans plus tard, la parole ne s'est pas tue. Comme avec Annie, la mémoire individuelle continue de nourrir la mémoire collective. Georges Arbus, dernier survivant parmi les enfants juifs cachés sur l'Île aux moines durant la Seconde guerre mondiale, est venu témoigner de son expérience d'exil au mois d'avril 2025, sur la même île qui l'a autrefois recueillie. Tout juste un an plus tôt, en 2024, cette île-refuge a rendu hommage à cette entraide en donnant à l'une de ses rues le nom d' « Allée des Justes ».

Dans ce cadre, conformément au concept de Pierre Nora, ce geste illustre la manière dont la mémoire s'ancre durablement dans l'espace, donnant au territoire une dimension commémorative et sensible, le transformant ainsi en un « lieu de mémoire ».

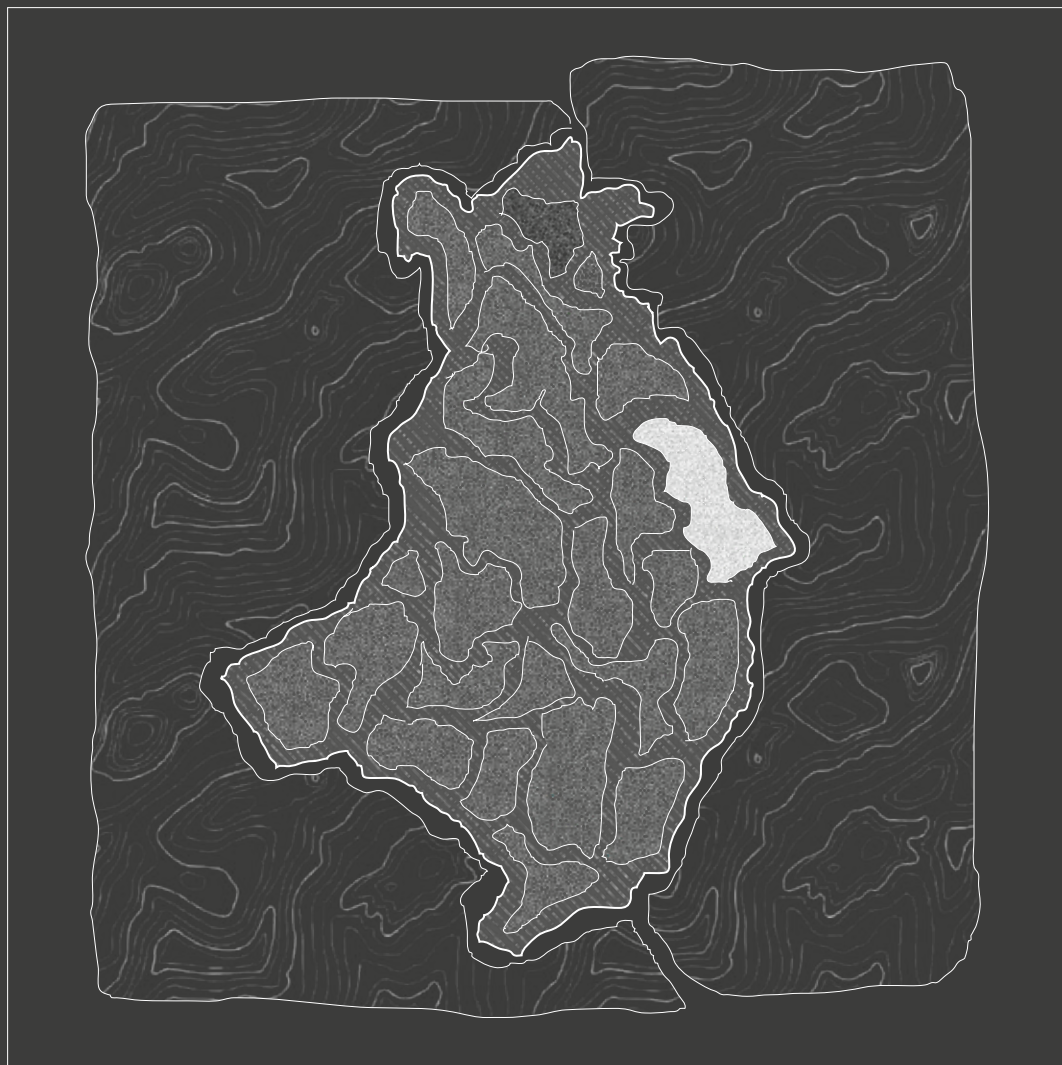
Dans notre époque contemporaine, les dynamiques migratoires liées à la guerre persistent, tout comme les territoires continuent d'accueillir. En mars 2022, des familles ukrainiennes fuyant le conflit trouvent, à leur tour, refuge dans certains foyers ilois, affirmant une solidarité qui se voit encore être d'actualité³⁸.

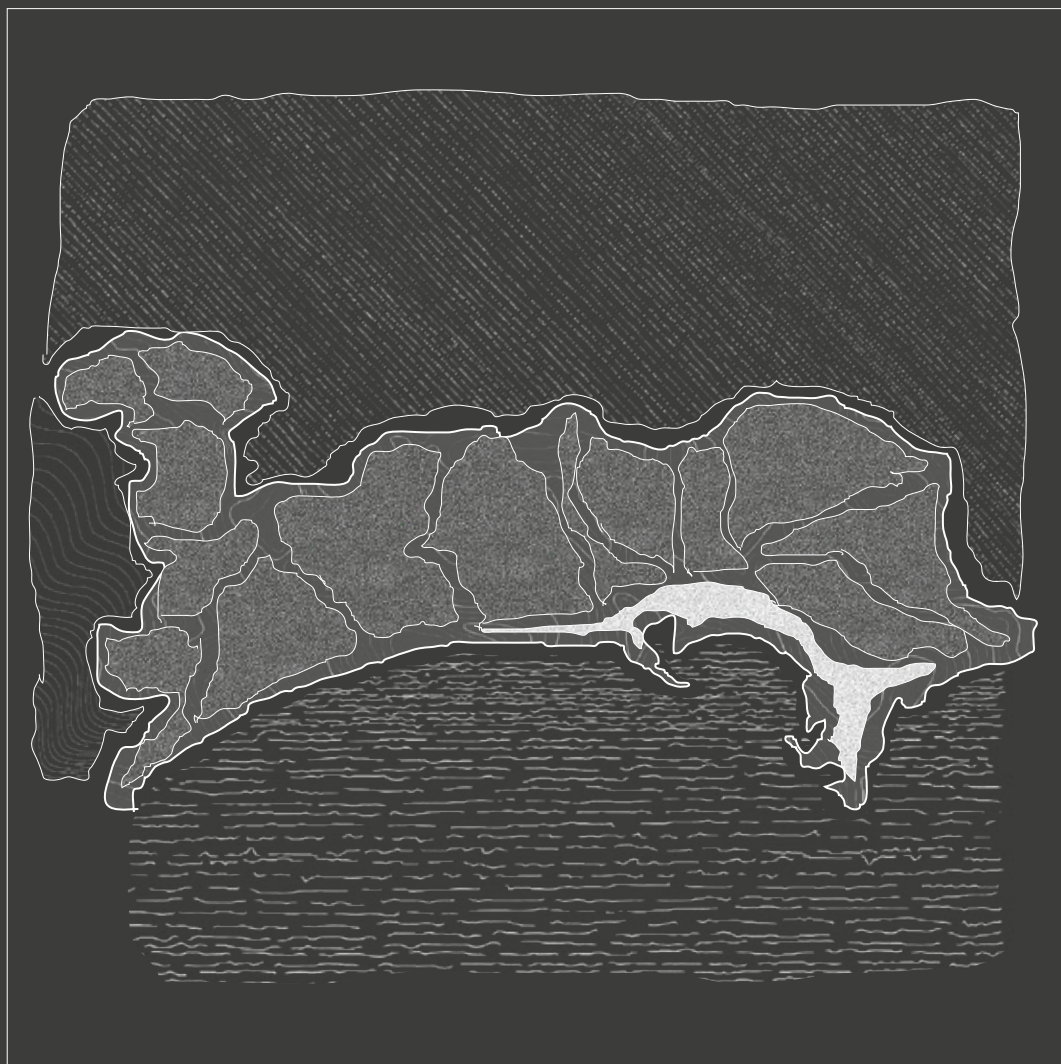


Georges Arbuz, 87 ans, est retourné dans la maison iloise où il s'était caché de 1940 à 1945.

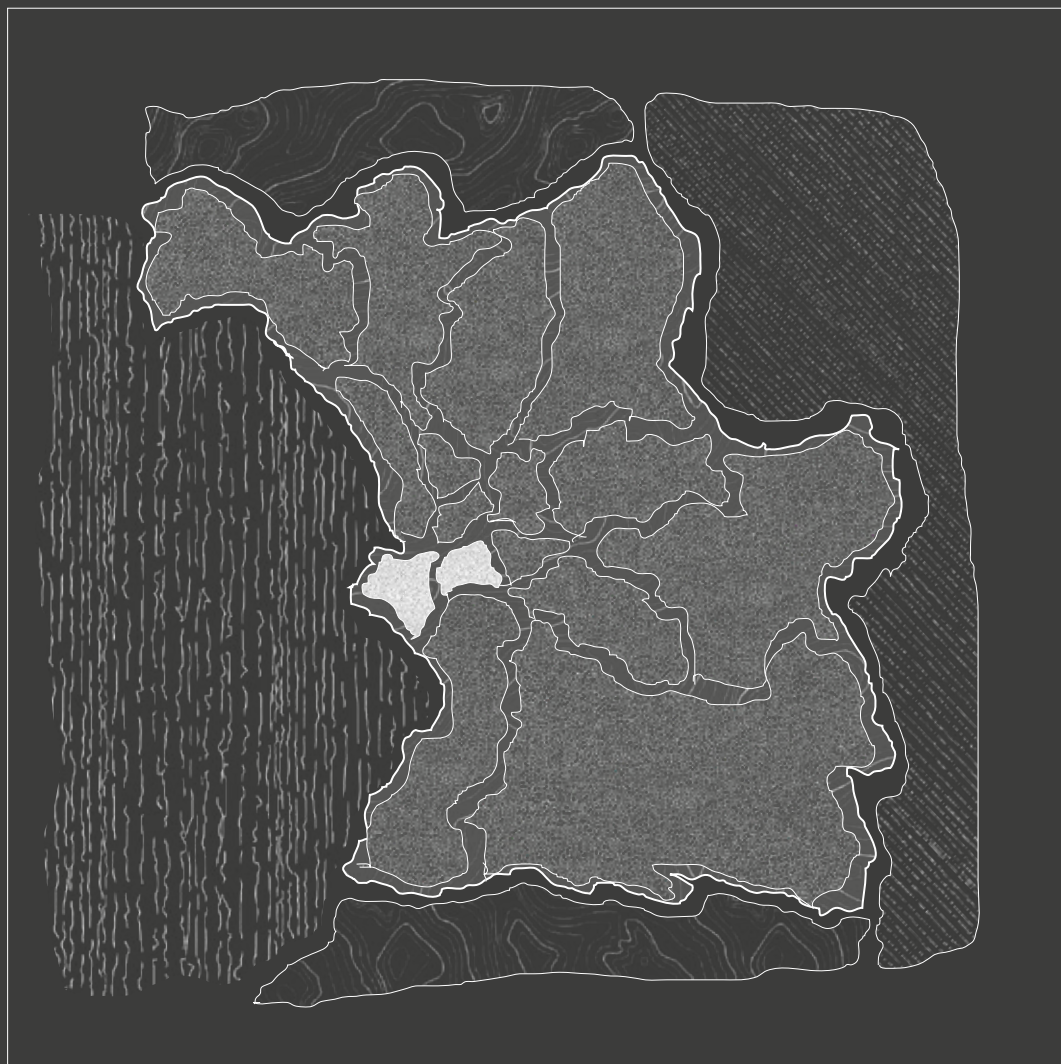
© Thierry Creux - Ouest France

38 JEGOUZO Isabelle, « Île-aux-Moines : l'accueil de réfugiés ukrainiens est une histoire de famille pour ces Bretons », Ouest-France, 2022, URL : <https://www.ouest-france.fr/bretagne/vannes-56000/ile-aux-moines-l-accueil-de-refugies-ukrainiens-est-une-histoire-de-famille-5e152ddc-d2c1-11ec-8fd0-9941437d80ae>





Cartographie - Cannes, Provence - France.





Cartographie - Bollène, Provence - France.



De 1941 à 1944, les Gabai ont eu la « chance » de tomber sur des « gens bien ». Roger et Lucienne forment un couple honnête, entouré et apprécié, ce qui leur permet de trouver refuge plus aisément. De Bordeaux au Noirétable, en passant par Cannes puis Marseille, ils ont fait bien du chemin.

** Annie tente de se souvenir de ces quelques maisons-refuges. Ses lointains souvenirs ne ne lui permettent pas de me donner plus des détails sur la maison Bordelaise. Elle se souvenait seulement que celle-ci était le foyer de la famille d'un ami de son père, appelé Natalis. Elle me raconte que Natalis venait discrètement leur rendre visite en Auvergne.*

** Cette maison auvergnate de Noirétable, appartenait à une femme qui vendait du vin. Alors, je suppose que ce foyer contenait un étage, peut-être une cave ou un grenier, permettant d'y stocker les bouteilles. Elle me décrit le manteau blanc qui recouvrait la commune, de l'hiver glacial qu'ils avaient*

traversé et se rappelle des routes barrées ainsi que des tunnels creusés par les habitants dans le but d'atteindre le village.

** J'imagine alors des murs en pierres épaisses capables de retenir la chaleur intérieure, et une toiture rampante où l'eau qui s'y dépose s'y fige et se cristallise en stalactites. Elle et son frère Didier glissaient en luge sur la pourdeuse.*

J'entends leurs rires résonner dans cette campagne et les vapeurs de respiration s'en échapper, comme un moment suspendu et fragile au cœur d'une période marquée par l'inquiétude. Un repos d'une brièveté égale à celle de leurs traces de pas creusées dans la neige.

Épisode Trois

« Se cacher »

C'est à Marseille, en 1942, que la famille se voit accueillir le benjamin de la fratrie, Bertrand. Rien d'inattendu jusqu'ici, l'hiver passé avait été particulièrement froid, le couple avait dû « se réchauffer » comme il le pouvait.

** Annie me raconte qu'elle se rend à Marseille pour rejoindre une partie de la famille, son*



père étant né dans cette ville. Après leur arrivée, ma grand-tante me raconte qu'à cette période elle était loin de son frère Didier. Lui était en pension et, elle, étudiait chez les religieuses. Pourtant, Annie se souvient que la maison trônait dans les hauteurs, à proximité de la basilique Notre-Dame de la Garde. J'imagine que la vue qu'offrait cette maison leur inspirait confiance, comme un poste d'observation sur la ville, leur donnant l'impression de reprendre le contrôle sur une situation qui leur échappait.

** Annie me précise qu'il fallait d'abord traverser une cour extérieure avant de pouvoir franchir la porte d'entrée, puis, gravir les marches d'un escalier menant aux chambres à l'étage. Cet hiver était lui aussi glacial, certes, mais elle garde néanmoins en mémoire la sensation de chaleur qui régnait dans cet intérieur.*

Quelques mois plus tard, Roger et Lucienne sont encore « très inquiets » : début décembre 1943, la ville de Marseille est bombardée, détruisant des quartiers entiers, des bâtiments historiques ou encore des installations portuaires : « Cinquante décès et une centaine de blessés, voici le bilan des

pertes. Vision devenue hélas familière pour tant de Français³⁹ ». C'est le moment de fuir à nouveau. La famille au complet a cette fois-ci trouvé refuge sous le Mistral de la Vallée du Rhône, dans la commune de Bollène. En effet, c'est ici, chez des amis, que la sœur de Lucienne se cache aussi. Didier et Annie ont l'opportunité de se faire scolariser à l'école du village.

Les Gabai ont la « chance » de tomber sur des « gens bien ». Ce ne sont pas les premiers. Par un élan d'entraide et de solidarité, la commune de Bollène accueille de nombreux réfugiés lors de la guerre. Un an plus tôt, dans ce même village, un couple voisin hébergea une famille de six réfugiés juifs polonais chez eux, les aidant par la suite à éviter une rafle⁴⁰.

³⁹ « Bombardement de Marseille », Parcours thématiques : *La Provence dans la guerre 1939-1945*, 44 secondes, Actualités filmées extraites de l'Institut National de l'Audiovisuel (INA)

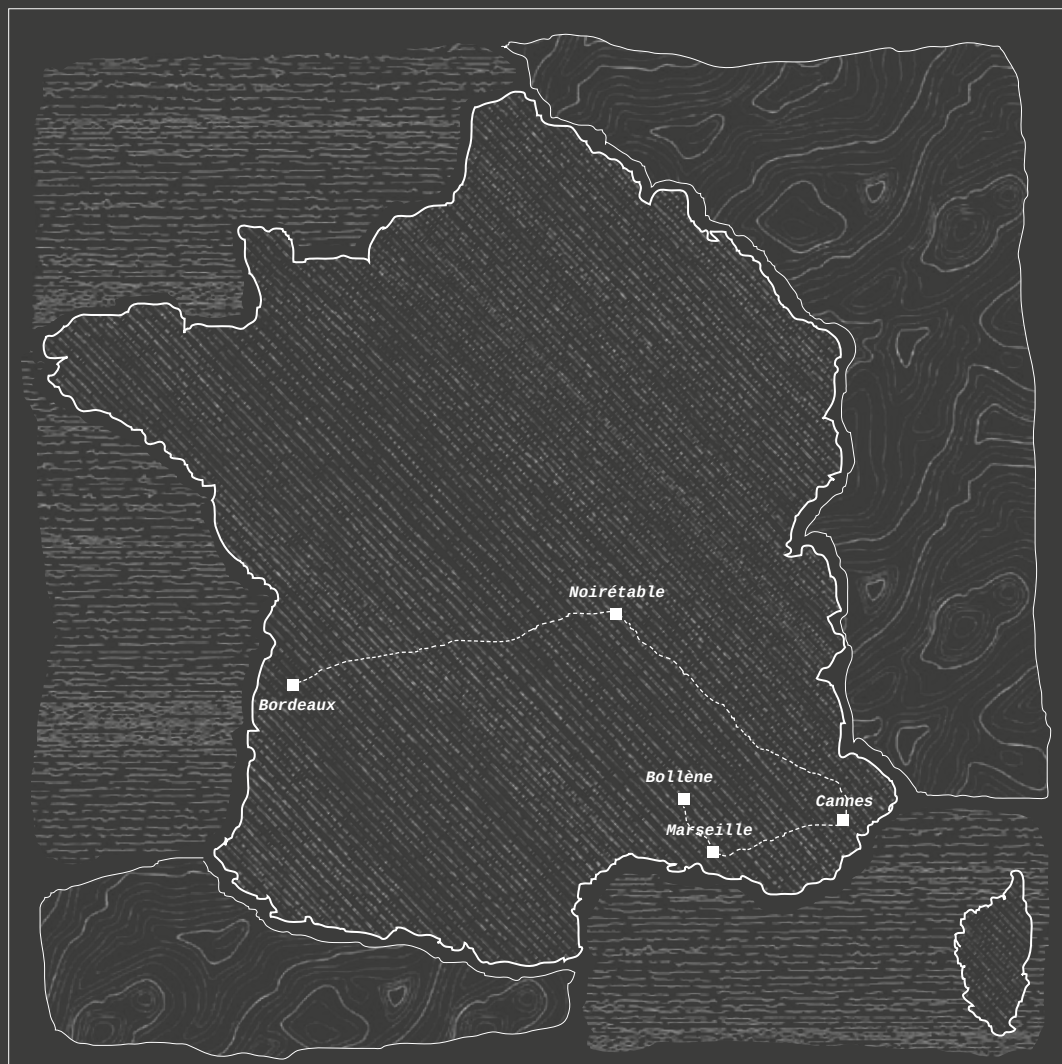
⁴⁰ ROBINET Alice, « Vaucluse : un couple de Bollène reconnu "Justes parmi les Nations" à titre posthume », France Info Provinces-Alpes-Côtes d'Azur, 2016, URL : <https://france3-regions.franceinfo.fr/provence-alpes-cote-d-azur/vaucluse/bollene/vaucluse-un-couple-de-bollene-reconnu-justes-parmi-les-nations-titre-posthume-947943.html>

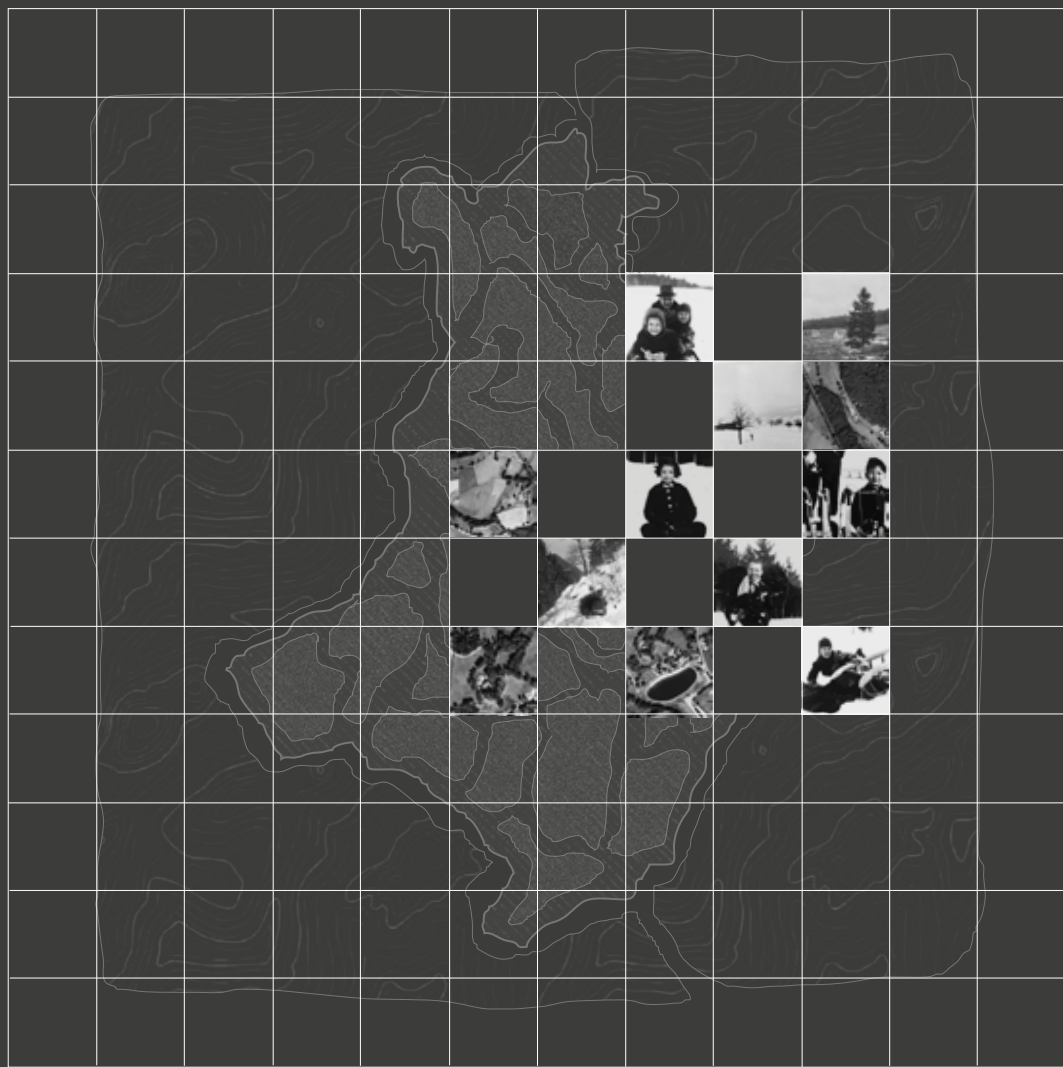


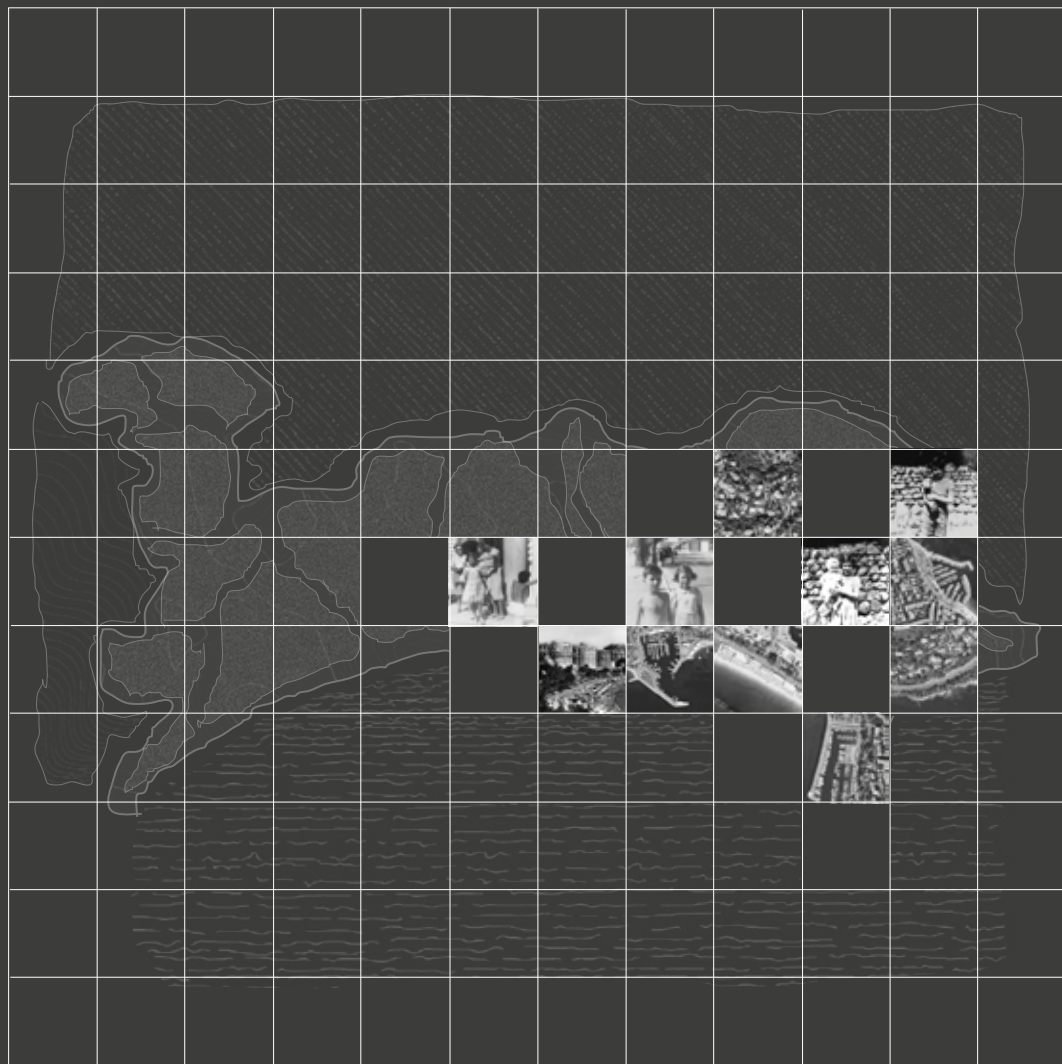
Ici, la petite famille trouve un sentiment de sécurité. Mais elle ne peut malheureusement pas y rester éternellement, leurs amis prennent des risques eux aussi. La sœur de Lucienne est alors la première à s'en aller. Quelques semaines après son départ, Lucienne reçoit un courrier qui lui est adressée. À peine lue, la lettre est aussitôt déchirée, et la famille Gabai plie son maigre bagage.

Cette fois-ci, c'est *la sœur de Lucienne* qui est « *très inquiète* », et informe subtilement le couple que de nouvelles rafles se préparent dans la région. Elles sont sœurs et se comprennent sans trop de mots.

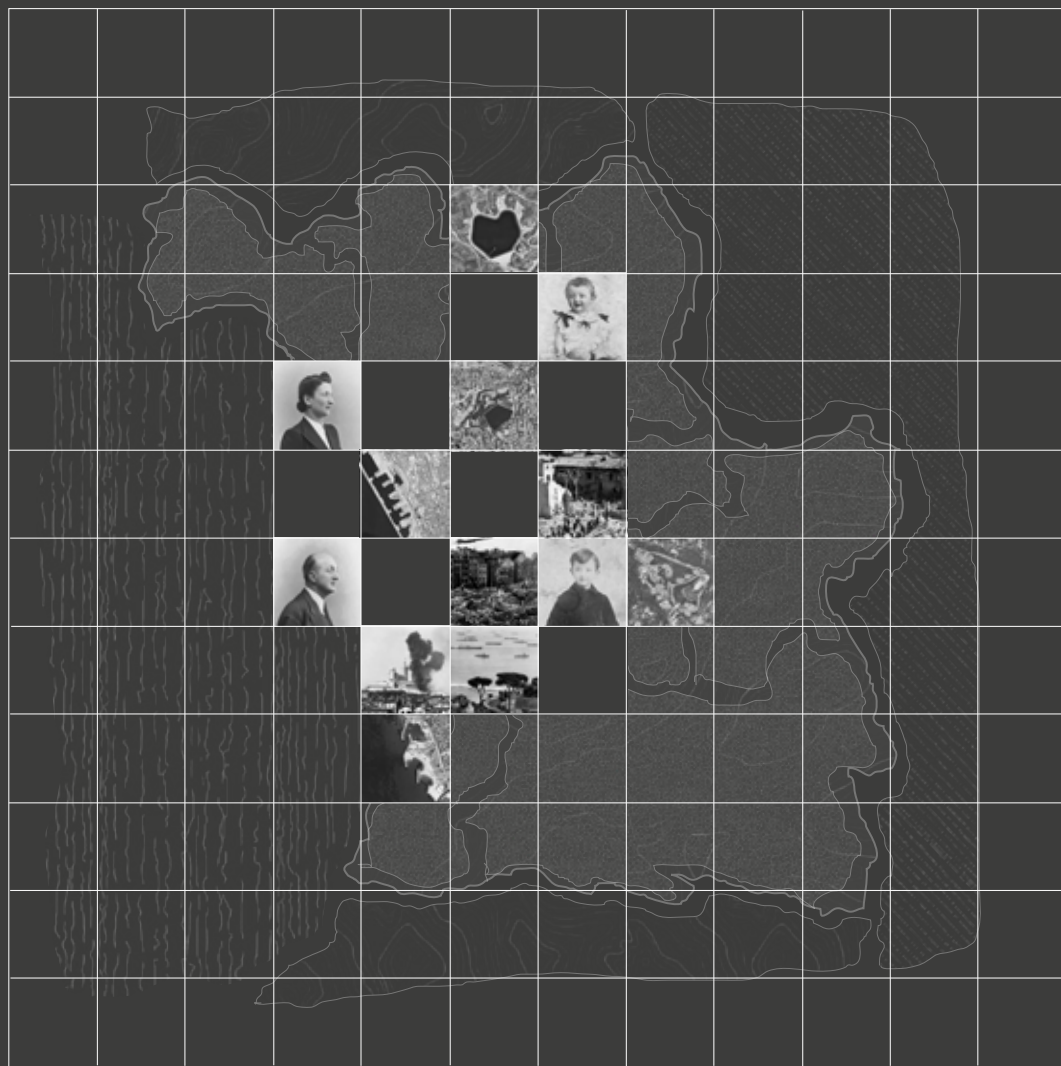
** Annie me confie son souvenir de la réception de ce courrier. Il résonne en moi comme un objet à la fois intime et social, témoin de destins croisés qui marque l'empreinte d'un passage et où la mémoire devient matérielle. La lettre se fait symbole de la circulation et de l'affranchissement des espaces. Elle devient le lieu de confidences, où se sont figés des gestes et le partage d'un récit.*

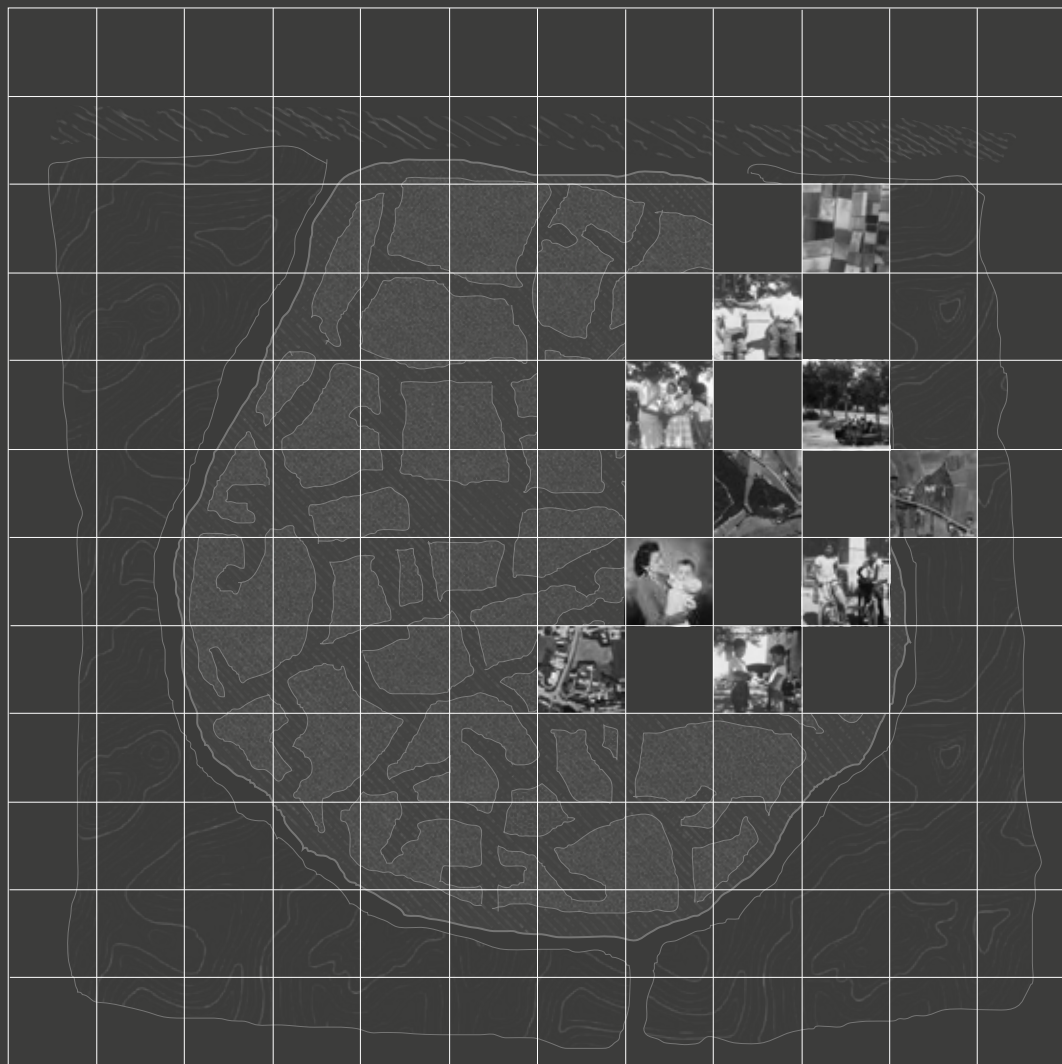






Recomposition photographique - Cannes, Provence - France.





Recomposition photographique - Bollène, Provence - France.

Le Seuil



***Les troupes de l'armée américaine
défilent sur les Champs-Élysées lors
de la libération française,
28 août 1944.***

© AFP (Agence France Presse)



Seuil* (*nom masculin*)

** Entrer ou sortir. Endroit par lequel on pénètre. Commencement, début d'une période, ère nouvelle.*

** Limite marquant un passage vers un autre état, dans une autre situation. Intensité suffisante pour produire une sensation.*

Le Seuil

Silences.

« Donc nous on est parti en catastrophe ». Voici les mots qu'Annie emploie lorsqu'elle évoque les prémices de son expérience migratoire. Ce vécu, marqué par l'action de fuir et d'être mobile afin de trouver refuge, renvoie à l'idée d'être toujours sur un seuil incertain. En effet, ce parcours est constamment ponctué de moments de précipitation, transition, d'un entre-deux géographique se répercutant sur la mémoire. Le seuil agit alors comme une frontière à la fois physique, émotionnelle et identitaire.

Annie ne se souvient pas précisément des espaces qu'elle a fréquentés, mais bien des situations qu'elle a traversées. Par l'enchaînement successif entre espaces intérieurs ou extérieurs, sa mémoire porte l'empreinte des sensations qui y sont éprouvées. Ces franchissements de seuils, de changements d'états, s'opèrent alors comme des bouleversements intimes. La notion de seuil m'est venue de la méthode entreprise dans cette étude, en constatant que le seuil n'était plus seulement spatial, mais méthodologique. Lors d'un entretien, Annie me confie : « Après la guerre, avec mes parents, on n'en a jamais reparlé [...] Je pense qu'ils étaient traumatisés, oui. Puis on s'en rend compte après et c'est trop tard ».

Passer un seuil, c'est s'affranchir, se libérer de ce qui nous contraint ; par le témoignage, le chemin vers une nouvelle perspective se trace. Certains récits consacrés à la mémoire familiale tentent de représenter la symbolique du seuil par le biais de la transmission. Ivan Jablonka, lui, s'affranchit par le partage de son enquête sur ses grands-parents : « Mon ouvrage est une réflexion à la fois privée et publique sur le destin de ma famille, mais il constitue aussi un essai sur l'écriture de l'histoire [...] Parler de sa famille en tant que chercheur, c'est franchir, je crois, un palier d'intimité supplémentaire⁴¹ ». L'historien sillonne entre deux rôles, personnel et professionnel, et s'établit entre une proximité affective et une mise à distance analytique.



Archive photographique anonyme et non datée, volontairement retenue pour illustrer la couverture de l'ouvrage Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus, par Ivan Jablonka.

© Éditions du Seuil

⁴¹ JABLONKA Ivan, *Discours de réception du prix de Sénat du livre d'histoire*, 2012. URL : http://www.senat.fr/fileadmin/Fichiers/Images/evenementiel/livre_histoire/texte_Jablonka.pdf

Le dépassement de ce « palier d'intimité » que Jablonka décrit éclaire ainsi la démarche de ce mémoire, un va-et-vient constant entre la vérité subjective et objective. Dans son étude, il nous confie : « J'aimerais que l'histoire s'arrête là⁴² », avant de nous faire part du destin de ses grands-parents déportés à Auschwitz. Cette oscillation accentue l'effort émotionnel du récit et marque un nouvel état d'entre-deux, celui d'un moment de tension, d'hésitation entre le souhait de protéger les souvenirs familiaux et l'importance de les partager.

De manière analogue mais dans un autre registre, l'éditeur et écrivain français Joachim Schnerf témoigne de cette actuelle responsabilité dans son ouvrage *Le Cabaret des mémoires*⁴³, dans lequel il tente de rendre accessible une partie de l'histoire commune qu'est la Seconde Guerre mondiale en tissant une mémoire collective afin de ne pas l'oublier.

Ce roman, explicitement comparable à ma démarche méthodologique, utilise la fiction et met son imagination au service de son récit afin de compléter les vides de la mémoire fragmentaire d'une grand-tante, nommée Rosa, survivante du camp d'Auschwitz. Selon l'auteur, il n'y aura bientôt plus aucun témoin pour transmettre cette parole et en s'appuyant sur des faits historiques réels, le personnage de Rosa devient la figure refuge d'une nouvelle méthodologie.

Pourquoi ne pas inventer de toute pièce un personnage fictif, permettant aux lecteurs de s'y identifier universellement, avec une mémoire familiale qui, finalement, n'appartient à personne et dont on peut s'emparer sans question de légitimité ?

⁴² JABLONKA Ivan, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eu*, op. cit., Page 89

⁴³ SCHNERF Joachim, *Le Cabaret des mémoires*, Paris, Grasset, 2022

D'après Joachim Schnerf : « Il fallait trouver des moyens de raconter autrement, la troisième génération devait être capable de s'affranchir du silence imposé par ses parents et chercher la façon la plus juste de prononcer l'imprononçable⁴⁴. » Ici, son objectif est d'aller au-delà des failles et des oublis : montrer que les faits passés résonnent au présent et que le choix des mots exerce un pouvoir dans le passage vers la reconstitution de la mémoire.

En effet, la notion de seuil se manifeste ici par l'écriture, moyen d'expression émancipateur permettant de franchir des limites, de répondre à des questions identitaires nous concernant, de combler des silences familiaux, de passer un seuil intime. Comme annoncé en introduction, la question de la vérité demeure-t-elle si centrale ?

Dans l'ouvrage autobiographique *Souvenirs Pieux*⁴⁵, Marguerite Yourcenar fragmente son récit par la présentation des quatre moments marquants de sa vie, en franchissant les temporalités et les générations : « On ne peut pas raconter une vie, c'est trop compliqué, c'est trop long [...] On vit certaines choses et les autres on les imagine un peu⁴⁶ ». La rédaction de son livre devient un recours pour regagner un sentiment de liberté et tenter de trouver des réponses personnelles, non pas de rendre compte d'une vérité universelle.

Parallèlement, l'investigation d'Adèle Yon permet de mettre en lumière l'histoire singulière de son arrière-grand-mère. Cependant, dans sa recherche, un autre paramètre se joue, celui du silence familial, qui peut ainsi constituer un sujet collectif

⁴⁴ KORMAN Cloé et SCHNERF Joachim, *Des livres contre l'oubli*, podcast, 38 minutes, France Culture, 2022, 10 min & 37s

⁴⁵ YOURCENAR Marguerite, *Souvenirs Pieux*, op. cit.

⁴⁶ CHANCEL Jacques et YOURCENAR Marguerite : « Il faut passer en laissant le moins de trace possible », podcast, 57 minutes, France Inter, 1979, 2 min & 35s

Ses derniers mots témoignent de la dimension introspective et émancipatrice de la reconstitution de ces fragments mémoriels. Dans les remerciements de son ouvrage, elle partage : « Je remercie toutes celles et ceux qui apercevront leur histoire dans le creux de celle-ci. Ce livre est pour nous : qu'il nous libère⁴⁷. » L'auteure ne contente pas de revenir sur des faits passés, mais par le biais d'une enquête sur ces « creux », elle réussit à transmettre un héritage palpable. Son geste actif permet au passé de se libérer, au présent de s'en nourrir et aux lecteurs de se l'approprier.

Oralités.

De la même façon, passer le pas de l'affranchissement par la parole devient de plus en plus central dans notre société, faisant ainsi lieu de recueil des témoignages subjectifs des individus. Comment le seuil marque-t-il le début ou la fin d'un épisode vécu ?

Transiter par un seuil passe par la mise en commun d'une expérience individuelle, sortir du silence pour se redonner une voix. Les paroles d'Annie, longtemps privées d'écoute, semblent avoir trouvé refuge dans sa mémoire, devenue l'écrin d'un récit resté en suspens durant une longue partie de sa vie.

Il me revient aujourd'hui de la faire parler pour ainsi vous partager ses mots. Si elle les a si soigneusement conservés, c'était peut-être pour pouvoir, un jour, les transmettre.

⁴⁷ YON Adèle, *Mon vrai nom est Elisabeth*, op. cit., Page 393

De ce fait, il s'agit de revenir sur des déclarations contemporaines éclairant l'expérience du seuil comme un moment de basculement. L'ancien ministre de la justice, Robert Badinter, enfant de la guerre et fils d'un couple immigré russe, a seize ans lorsque la ville de Paris est libérée. D'après ses paroles, sa dernière image de la fin de la guerre ne constitue qu'un seuil de déception de d'injustice, d'absence et d'angoisse, « la mort de [ses] rêves⁴⁸ », a-t-il précisé lors d'un entretien.



Le retour des « absents » face aux « disparus », hôtel Lutetia, Paris, mai-juin 1945.

© AFP (Agence France Presse)

⁴⁸ BADINTER Robert, *La Part d'enfance* : « Quand la guerre s'est finie, j'étais un adulte », podcast, 50 minutes, France Culture, 2012, 46 min & 05s

Selon l'ancien juriste et avocat, certains de ses souvenirs de jeune garçon résonnent en lui comme le franchissement de situations fragmentées déchirantes : « Au quotidien, le tragique s'insère par intervalles et puis vous apprenez que X est arrêté et puis Y a disparu. [...] La vie pour un adolescent demeure la vie entrecoupée de moments tragiques et sur fond de tragédie⁴⁹. » Avec le recul d'un regard vieillissant, Badinter résume son parcours d'errance de guerre comme si un palier avait été franchi, voire enjambé, lui donnant le sentiment d'avoir grandi trop vite : « J'ai traversé à toute vitesse l'enfance et l'adolescence pour devenir un adulte, j'étais prêt pour la vie⁵⁰. »

Dans ce cadre de retranscription de la parole sur l'expérience vécue, Julie Schittly utilise la méthode de l'entretien dans son ouvrage⁵¹ afin de redonner une voix aux témoins de la migration de guerre. La journaliste retranscrit ceux menés avec Georges Arbuz, l'un des derniers survivants des cinq enfants cachés sur l'Île aux Moines. Il lui confie : « Finie notre vie à nous cacher. Le cauchemar s'est arrêté brutalement [...] On avait retrouvé la liberté⁵². ». Ce témoignage éclaire l'affranchissement de l'inquiétude et de l'instabilité vers un sentiment de sécurité et de liberté.

Cette transition émotionnelle permet à l'espace extérieur d'enfin devenir perceptible. Ainsi, ces mots résonnent avec ceux qu'Annie me confessaient. Lorsqu'elle évoque la fin de la guerre, elle se trouvait en Touraine, moment de dénouement de son récit, c'est généralement une sensation de libération qui domine, une joie enfantine, presque instinctive.

⁴⁹ Ibid., 45 min & 08s

⁵⁰ Ibid., 48 min & 33s

⁵¹ SCHITTLY Julie, *Les Enfants cachés de l'Île aux Moines*, op. cit.

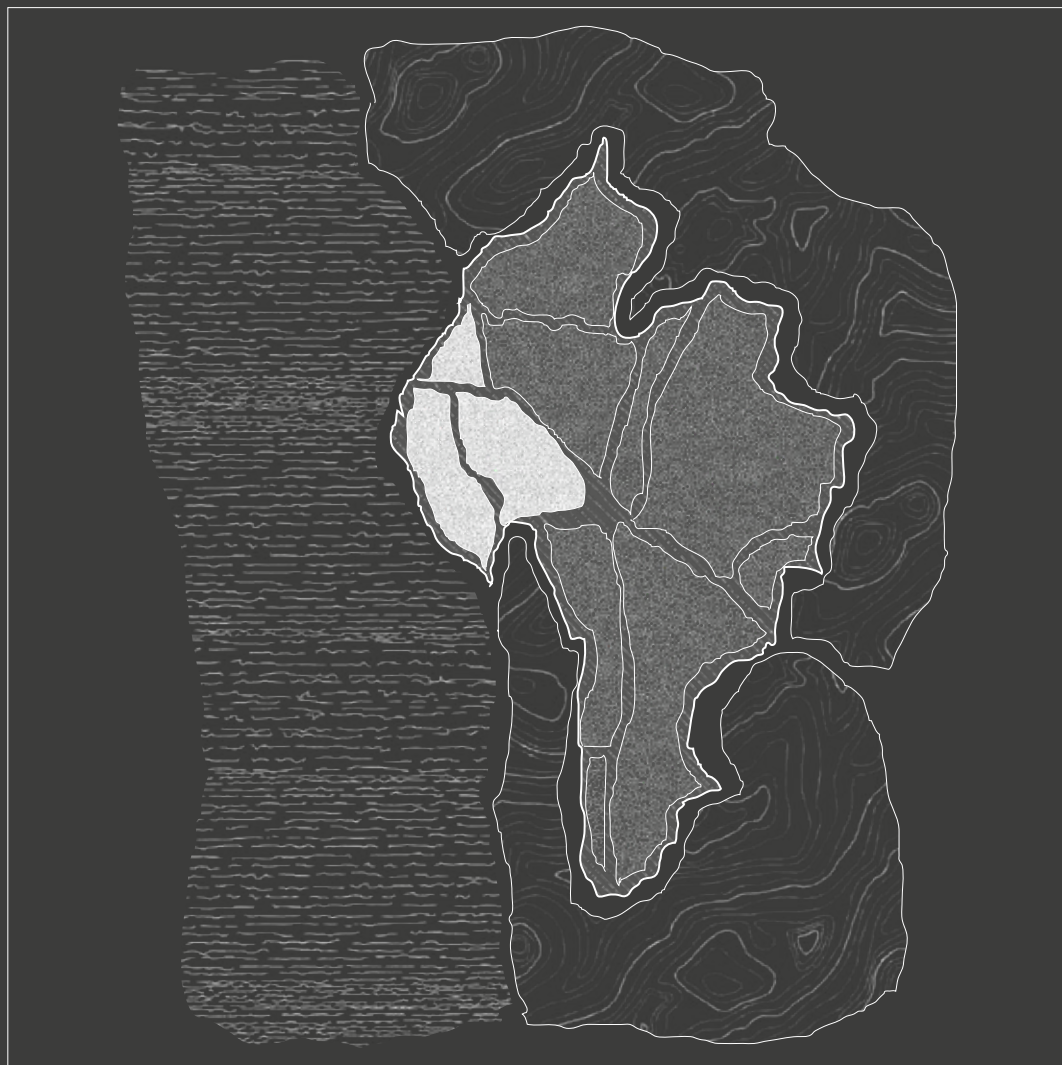
⁵² Ibid., Page 104

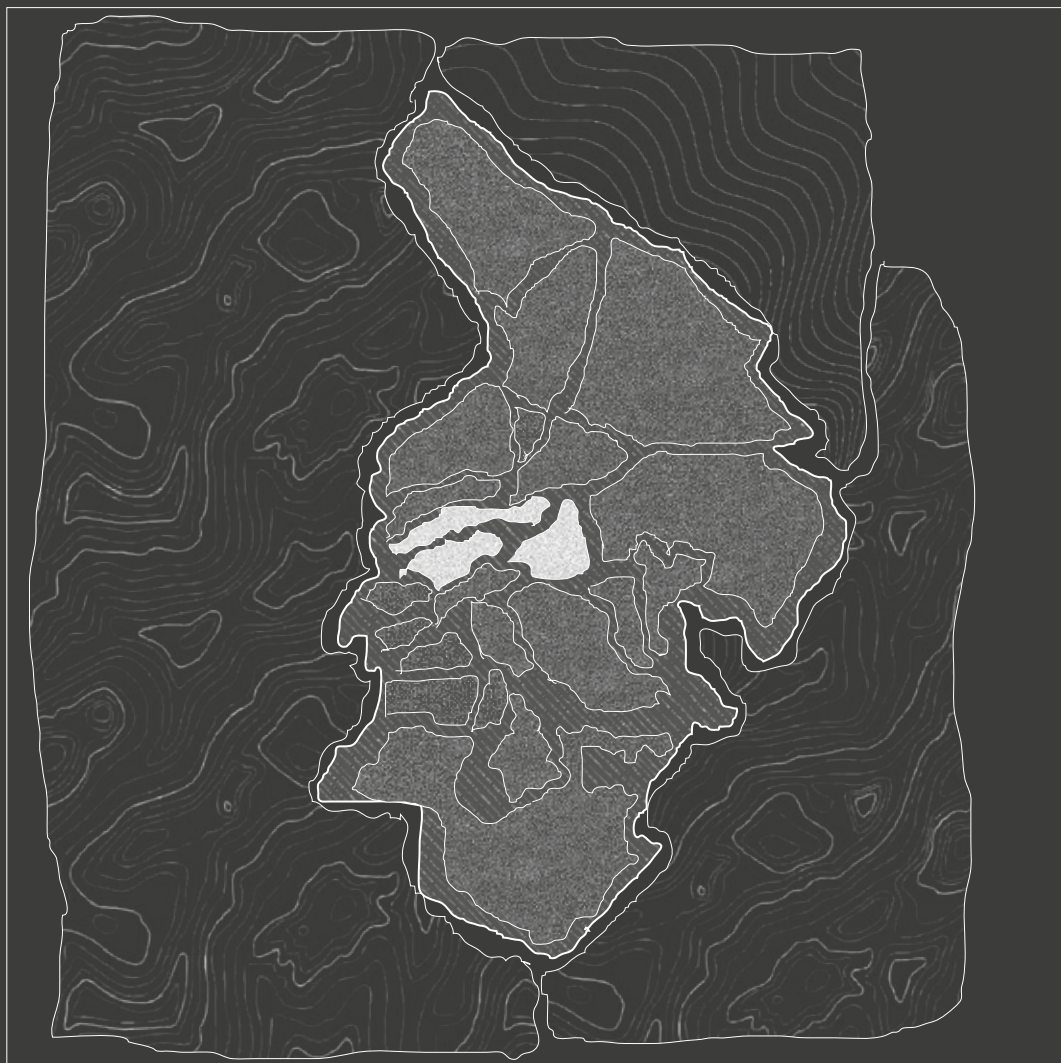
Avec le recul, je constate que ses souvenirs prennent la forme d'un nouveau franchissement par la parole. Comme si tout ce qui avait été vécu jusque-là avait eu pour but d'atteindre cet instant précis de témoignage. L'épisode familial de libération physique et mémorielle, Annie en conserve l'image d'un moment mis en pause, hors du temps, comme si le passé avait été absorbé, puis refermé. Elle se souvient de cet événement comme d'une étape mémorielle, un point de bascule. En le verbalisant, sa période de migration semble appartenir au passé, le terme de ce parcours relève du présent.



CHAUVAIN Jean, *C'était hier, la Touraine dans la guerre, « 1938-1945 », documentaire, 3h03 minutes, 2025.*

© Archives Départementales de l'Indre-et-Loire.





Cartographie - *Saint-Quentin-sur-Indrois, Touraine - France.*



Cela fait trois ans maintenant que Roger et Lucienne sont « très inquiets ». Nous sommes un jour qui ne ressemble à aucun autre de l'année 1944, dans un hameau ; la chaleur du milieu du mois d'août sécrase sur la commune de Saint-Quentin-sur-Indrois, en Touraine. Ici, les Gabai ne se font pas remarquer. Comme à leur habitude, ils sont discrets. Discrets certes, mais les villageois semblent surtout indifférents à leur présence, comme si aucune information ne circulait. Pourtant, ce matin-là, comme tous les autres, Annie entend le son de certaines radios s'échapper par les fenêtres ouvertes des cuisines voisines.

** Annie me décrit ce refuge comme étant le dernier, mais aussi celui où la famille est restée le plus longtemps. Dans l'expérience de migration, le rapport au temps y est fondamental et renforce l'ancrage mémoriel. Avant d'y parvenir, la famille s'est rendue en direction d'Aix-les-Bains, près du lac du Bourget, pour un bref répit après leur fuite de Bollène. Cette courte temporalité de séjour ne permet pas à Annie d'en garder un souvenir*

distinct. À l'inverse, lorsque ma grand-tante s'exprime sur la Touraine, je remarque que l'installation durable dans un lieu influence la perception de ce dernier, permettant une meilleure compréhension de son environnement. Ainsi, Annie me livre des détails sur ce lieu-refuge de façon plus aisée. Annie se souvient que cette maison appartenait à des amis de ses parents. C'était un ancien presbytère, adossé à l'église du village, à l'endroit même où elle avait fait sa première communion. Ma grand-tante se rappelle d'un jardin cloîtré par de hauts murets en pierre et d'un grenier accessible par une échelle en bois, l'espace secret où les enfants cachaient leurs vélos : le refuge dans le refuge.

Épisode Quatre

« Se libérer »

** Tous les matins, elle allumait une cuisinière à bois et se rendait chercher l'eau au puits. Je perçois par ses mots que l'éphémère sensation de stabilité lui favorise l'installation naturelle d'une routine. La mémoire d'Annie emmagasine la répétition des gestes quotidiens qui ont habité cet espace. De fait, le refuge n'est plus seulement un abri physique mais il devient*



aussi un moyen de réconfort : sémanciper mentalement du danger par le rythme des habitudes. Au vu des photos de l'album familial, je vois qu'Annie s'est liée d'amitié avec un chien, son petit frère Bertrand avec un chat, possible refuge affectif, ça, elle ne s'en souvenait plus.

Le confort fait défaut, les conditions rurales n'ont rien de familier pour le couple Gabai, citadin et peu accoutumé à l'absence d'eau ou d'électricité. Pour Roger et Lucienne, la situation est évidemment éprouvante, mais ils ont la chance d'être encore tous les cinq, sans avoir été séparés. Eux non plus n'ont pas eu vent des informations, ils ignorent les conditions encore plus défavorables qui leur seraient réservées s'ils venaient à être trouvés.

** Au moment où Annie me raconte cela, j'imagine ce presbytère comme un lieu en retrait, humble et sacré, un sol usé et une sensation irrégulière sous le pied, des murs extérieurs où grimpent du lierre et où se niche la mousse. Des murs renfermant l'odeur de ce bois brûlé, se mêlant à celle de l'herbe encore humide du jardin. La familiarité des sons de cloches de l'église toute proche, lui*

rappelant l'effet rassurant de ceux de l'église Saint-François-de-Sales, rue Ampère, dans le 17^e arrondissement de Paris.

Roger et Lucienne sont, en effet, « très inquiets ». Mais plus pour longtemps. Puisque c'est bien ce jour-là, ce jour différent de tous les autres, que cette famille entrevoit un espoir de liberté. La famille Gabai a beau être athée, elle a aujourd'hui la certitude que cet espoir provient d'en haut. Ceci ne s'est ni manifesté par une apparition divine, ni par celui d'un miracle soudain. En effet, ce n'est pas une théophanie⁵³ mais seulement un son céleste. Des grondements se répandent et assourdissent les communes voisines.

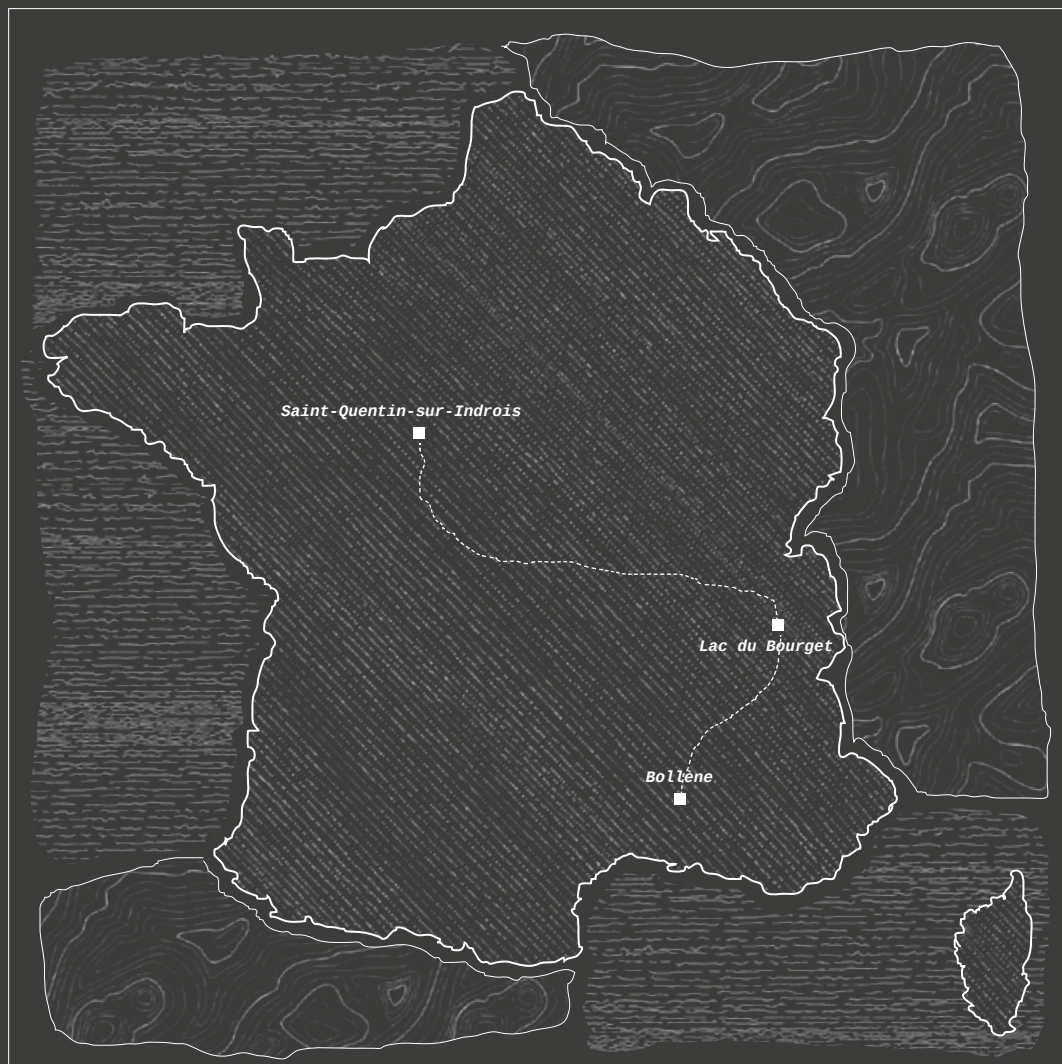
Ce n'est en réalité que les vrombissements des moteurs d'avions des alliés français. Ce vacarme amuse Didier, Annie et Bertrand. Roger et Lucienne, eux, sont pleinement heureux, soulagés. Ils le savent, cela signifie l'achèvement d'une longue partie de cache-cache qui a duré de nombreuses années.

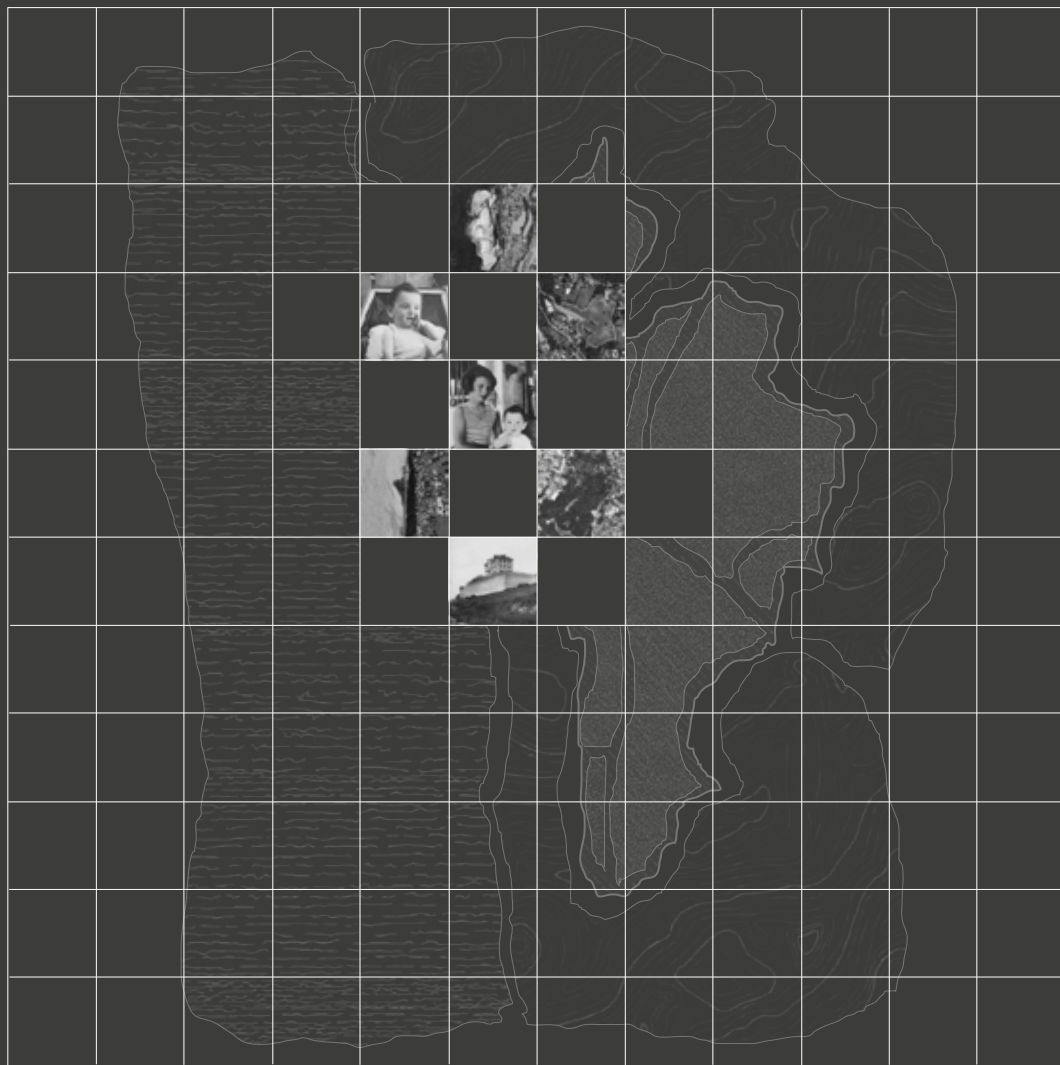
C'est donc ça le bruit de la liberté ?

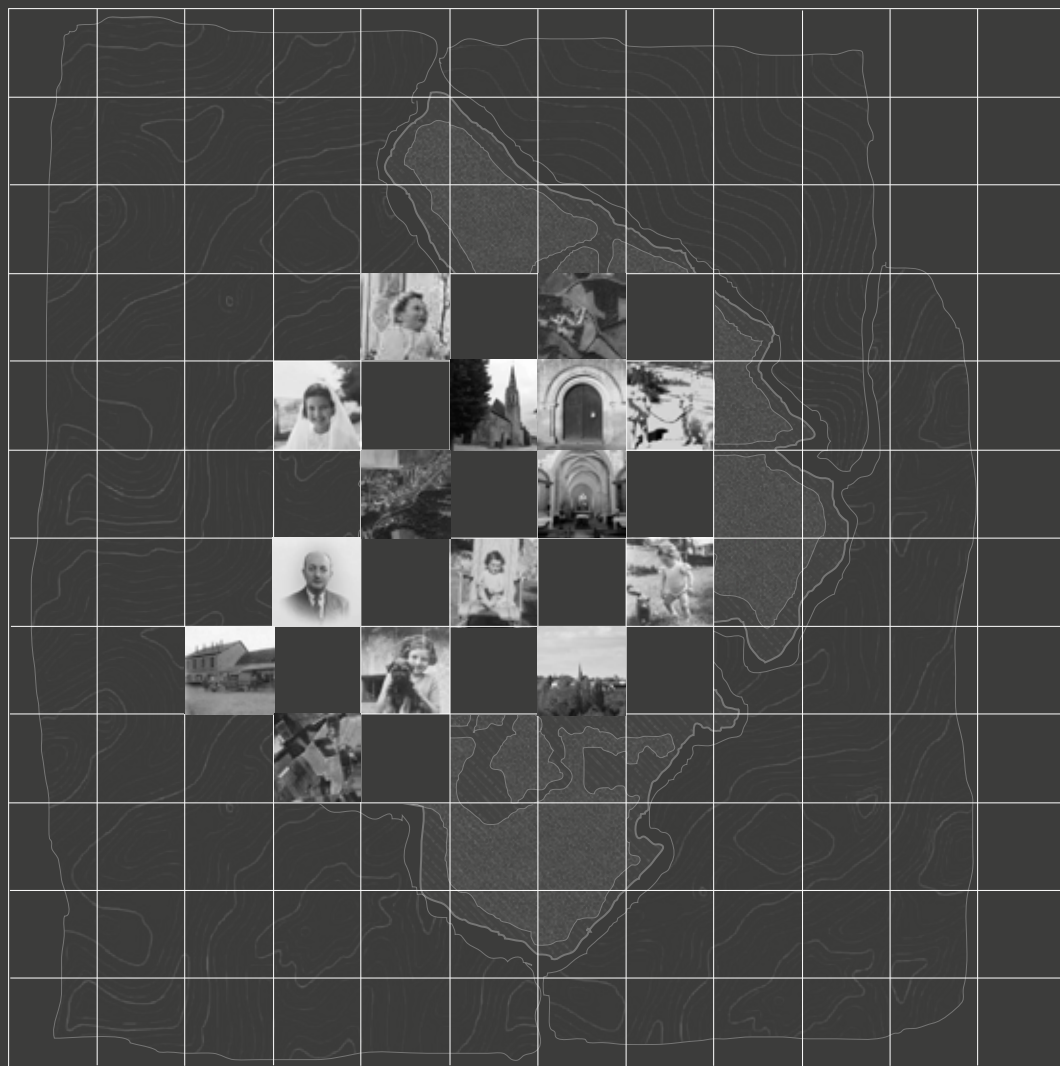
⁵³ Théophanie : Manifestation sensible d'une présence divine à l'humanité. *Dictionnaire de l'Académie française*, 9^e édition



** J'imagine la famille, rassemblée dans ce jardin clos, n'ayant pour seule ouverture que ce ciel bleu au-dessus de leurs têtes et quelques branches d'arbres entrer dans leur champ de vision. Les avions laissant derrière eux la traînée de leur moteur et dessinant des lignes blanches contrastées. Ici, ces traits dessinés ne sont plus ceux d'une lumière blanchâtre emprisonnée derrière les volets de l'appartement rue Puvis de Chavannes, mais des empreintes suspendues, celles d'une nouvelle aire, comme des traces indiquant le chemin pour rentrer dans leur foyer.*





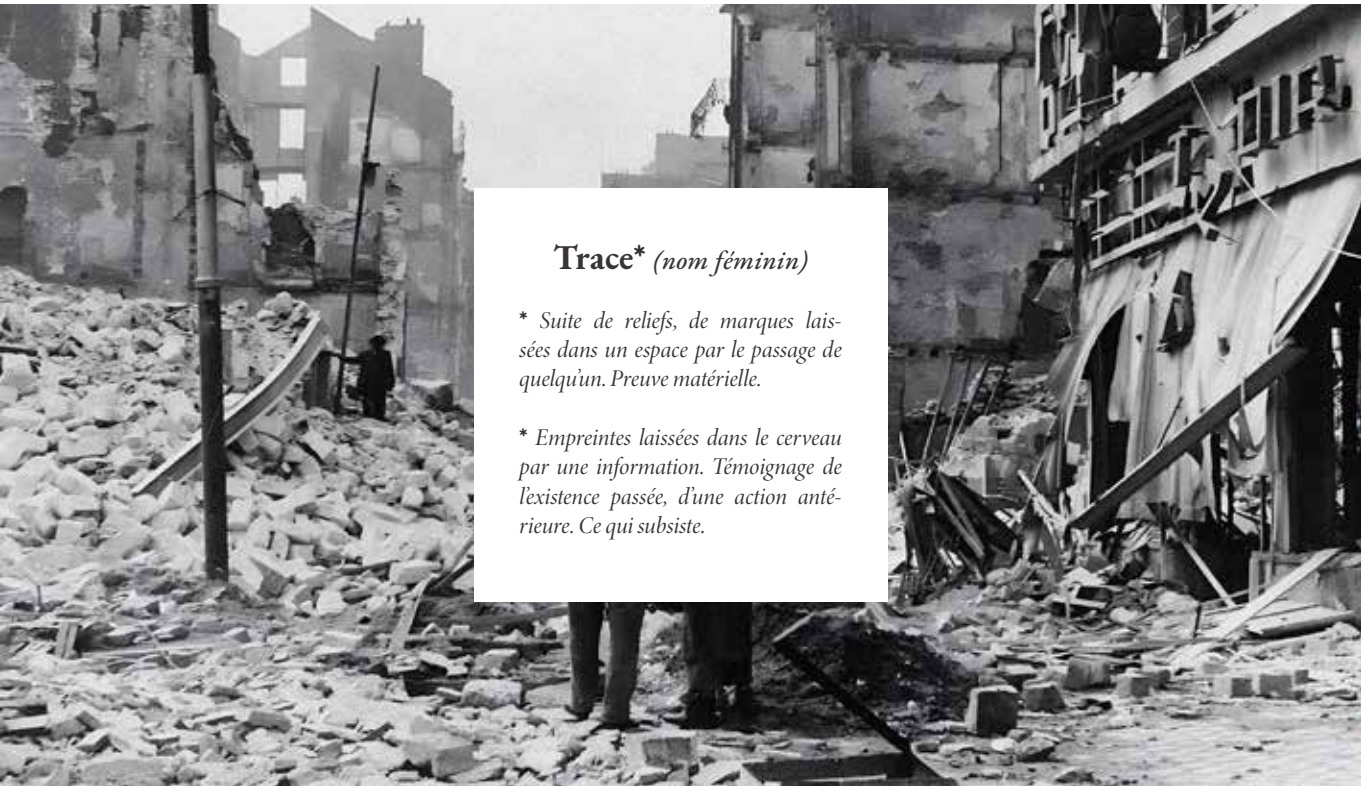


La Trace



*La rue du Calvaire après les bombardements,
septembre 1943.*

© Les Archives de Nantes



Trace* (*nom féminin*)

** Suite de reliefs, de marques laissées dans un espace par le passage de quelqu'un. Preuve matérielle.*

** Empreintes laissées dans le cerveau par une information. Témoignage de l'existence passée, d'une action antérieure. Ce qui subsiste.*

La Trace

Vestiges.

Certains souvenirs demeurent gravés dans la mémoire d'Annie, appelés à persister jusqu'à son dernier souffle : « Ah ça je m'en souviendrai toujours, je te l'avais déjà raconté ? ». Cette formule peut paraître anodine, pourtant au moment de la retranscription de nos entretiens, j'ai consciemment fait le choix de la relever. Les épreuves passent, la mémoire, elle, subsiste. La mémoire d'Annie aurait pu effacer ces épisodes, se protéger par l'oubli. Pourtant, elle en a conservé certaines marques. Malgré les silences, les creux que sa mémoire peine à combler, des souvenirs se conservent, volontairement ou non.

Le processus de filtrage trouve sa résonance auprès du concept établi par Pierre Nora. Ce dernier soulève un principe du processus sélectif de notre mémoire par la mise à l'écart consciente de certains épisodes de vie. Cette sélection influence directement la transmission, qui passe par un classement établi d'après nos critères personnels. Ainsi, l'historien souligne l'importance de la place de l'archive dans la transmission. Sans s'en rendre compte, Annie a procédé à ce tri en réalisant l'album photographique familial, trace matérielle d'une mémoire fragmentaire. Ces clichés, organisés chronologiquement, capturent et figent un

moment précis de son vécu, venant compléter sa parole par l'iconographie. Elle me raconte qu'elle n'a pas inclus toutes les photographies qu'elle possédait, mais uniquement celles qu'elle avait jugées essentielles, afin d'éviter d'accumuler des documents superflus. Cette archive familiale prend une dimension singulière pour Annie ; dans ce cas-ci, cet objet devient son propre « lieu de mémoire ».

« Les lieux de mémoire, ce sont d'abord des restes⁵⁴. » Pierre Nora met ici en lumière le rôle de la trace matérielle comme point de repère de la mémoire. Grâce à cet héritage tangible, j'ai pu plonger avec Annie dans les « restes » que sa mémoire renfermait jusqu'alors. Il s'agit d'utiliser ces archives en tant qu'outils, telles des vignettes, dans le but d'asseoir sa mémoire dans un contexte et afin de mieux la transmettre.



Couverture de l'album photographique d'Annie, réalisé en 1957.
Photographie personnelle

⁵⁴ NORA Pierre, *Les Lieux de Mémoire*, op. cit., Page 24

Les souvenirs d'Annie sont effectivement recomposés, à l'image de la minutieuse confection de cet album. Lorsqu'elle me raconte, des images surgissent et sont, cette fois-ci, mentales. Selon l'observation de Marguerite Yourcenar : « On ne pense pas en mots, on traduit sa pensée en mots. Tout écrivain est un traducteur⁵⁵. » En effet, « on ne pense pas en mots », mais en fragments d'images successifs, comme si notre mémoire photographiait des scènes pour qu'ensuite la locution puisse s'en emparer afin de les retranscrire. Dans ce mémoire, je ne prétends évidemment pas être écrivaine, mais simplement la traductrice des gravures mentales d'Annie. À partir de ces « restes », j'ai souhaité nourrir ma réflexion.

Si la notion de « reste » évoquée par Pierre Nora constitue l'essence de la mémoire, alors la ruine en est le lieu. Définie par la dégradation, le délabrement ou la perte des biens, la ruine peut constituer un vestige patrimonial.

Durant la Seconde Guerre Mondiale, la population devient la cible, des logements sont vidés, bombardés et la destruction massive accélère le processus de ruine. Le village martyr d'Oradour-sur-Glâne, en Nouvelle-Aquitaine, constitue un exemple emblématique vecteur de transmission. En 1944, cette commune, havre d'un accueil de réfugiés lorrains, devient le théâtre d'un massacre. Le choix de conservation de ces bâtiments détruits résulte d'un acte de commémoration. La contemplation, la réflexion et le recueillement deviennent une expérience sensible au regard du temps et de la perte humaine comme matérielle. De fait, le lieu de mémoire renferme les traces du passé dans le but de devenir une ressource pour le présent.

⁵⁵ CHANCEL Jacques et YOURCENAR Marguerite : « Il faut passer en laissant le moins de trace possible », op. cit., 47 min & 10s

Cette typologie de lieu-témoin, aujourd'hui sacralisée, naît du recul et matérialise ces traumatismes. Comparables à des séquelles psychologiques, des empreintes spatiales sont laissées par la guerre. Dans un « lieu de mémoire », cette sacralité apparaît de façon inconsciente, comme si, en le traversant, les individus semblaient hésiter à accéder à la mémoire que ce lieu renferme. Une forme de respect naît, perceptible par un silence, une lenteur dans les pas. Pierre Nora affirme que l'espace mémoriel suscite une mise à distance en raison de ce qu'il incarne : chargé de sens, presque inviolable, laissant une trace telle, parfois un vide, produisant une distance émotionnelle et symbolique.



Le village martyr d'Oradour-sur-Glane est demeuré en l'état, 1950.

© Le Républicain Lorrain

Absences.

Ce rapport de distanciation a précisément été interrogé. Et si, plutôt que de sacraliser la mémoire d'un lieu au point de s'en éloigner, il s'agissait d'en éprouver la mémoire en y instaurant une forme de proximité ?

Dans son ouvrage, *Quand tu écouteras cette chanson*⁵⁶, l'écrivaine française Lola Lafon traite sa judéité pour la première fois en faisant le choix d'une méthode immersive, physique, celle de passer une nuit dans l'ancien refuge d'une famille juive, tragiquement connu de tous : l'Annexe de la famille Frank, à Amsterdam, aujourd'hui devenue musée.

En effet, dans cette étude, il serait impossible pour moi de passer sous silence l'un des journaux les plus tristement célèbres en matière de témoignage intime : *Le journal d'Anne Frank*⁵⁷. Sans même encore connaître ma propre histoire familiale, ce récit autobiographique est le premier auquel j'ai fait face en grandissant ; il représente l'expérience individuelle originelle m'ayant confrontée à cette sinistre partie de l'histoire collective.

Dans la plupart de ses écrits, Lola Lafon s'intéresse aux jeunes filles dont les voix ont été niées, marginalisées, réduites au silence, elle écrit contre l'oubli de ces anonymes. Elle témoigne, lors d'un entretien, du fait que la réelle individualité d'Anne Frank reste finalement inconnue de tous : « Pour Anne Frank, c'est bien autre chose, une voix elle en a une vraiment très forte, mais sa voix, elle est écrite. Et même là, avec des traces, avec quelque chose de si

⁵⁶ LAFON Lola, *Quand tu écouteras cette chanson*, Paris, Stock, 2022

⁵⁷ FRANK Anne, *Journal de Anne Frank* [Het Achterhuis. Dagboekbrieven (L'Annexe Secrète), 1947], Paris, Calmann-Lévy, 1950

célèbre que ce qu'elle a écrit, je me suis assez rapidement rendue compte que sa voix avait été niée, affadie, découpée, le texte a été lissé, manipulé⁵⁸ ». Ces mots font écho à ce que je m'efforce d'éviter dans ce mémoire, la méthode que je tente d'établir est ici d'utiliser la parole d'Annie, non pour la déformer, mais la recomposer afin de la rendre vivante, à l'image de son vécu et me laissant l'opportunité de devenir une narratrice héritière.

En 1942, les Frank trouvent refuge dans la partie arrière de l'entreprise d'Otto, le père de famille. De fait, en passant la nuit dans le dernier lieu de vie de cette famille, Lola Lafon questionne à la fois la figure emblématique et instrumentalisée de l'adolescente et l'insouciance, la distance que la jeune fille prend face à la dureté de l'événement qu'elle traverse.

Anne Frank souhaitait être écrivain et reçoit un journal pour ses treize ans. Elle le tient en y décrivant son quotidien, jour après jour, mois après mois, en y tirant le portrait des mains qui leurs ont été tendues, de ses proches, son père, sa mère et sa sœur, ainsi que de la seconde famille réfugiée sous le même toit qu'eux. Par ce récit, Anne Frank révèle sa capacité d'analyse et de recul sur le lieu confiné où elle se cache, n'ayant pour seule échappée que l'écriture : « Celle [l'œuvre] d'une jeune fille, qui n'aura pour tout voyage qu'un escalier à monter et à descendre, moins d'une quarantaine de mètres carrés à arpenter, sept cent soixante jours durant⁵⁹. » Au mois d'août de l'année 1944, la cachette est découverte, et tous sont déportés aux camps de concentration d'Auschwitz ou de Bergen-Belsen.

⁵⁸ ADLER Laure et LAFON Lola : « Quand tu écouteras cette chanson », podcast, 55 minutes, France Inter, 2022, 7 min & 04s

⁵⁹ LAFON Lola, *Quand tu écouteras cette chanson*, op. cit., page 4

Otto Frank est le seul survivant de cet épisode et fait le choix de partager ces souvenirs familiaux en publiant le journal intime de sa jeune fille : Anne. Cet ouvrage met alors en évidence les restes d'une mémoire individuelle incarnant le symbole d'une histoire collective, un unique objet et un abri d'urgence incontestablement devenus « lieux de mémoire ».

« En y entrant, j'ai été frappée par le vide, l'absence, sensation étrange d'entrer et d'être dans l'appartement de gens qui n'y sont plus⁶⁰. » C'est à travers ces vestiges que Lola Lafon mène une enquête de terrain afin de confronter une mémoire disparue, qui selon elle, laisse une trace. En passant sa nuit dans l'Annexe, Lola Lafon va et vient entre les pièces, compte ses pas et franchit heure par heure un nouveau palier d'intimité avec ce lieu. Elle démontre que le vide et l'absence révèlent paradoxalement une présence : celle de sa propre mémoire. Ce moment d'introspection va ainsi lui permettre de s'interroger sur son histoire, l'exil de son enfance, ses silences familiaux. De fait, la méthode qu'elle entreprend montre que les « lieux de mémoire » peuvent créer un lien émotionnel suffisamment fort pour faire émerger des réponses identitaires. Ces lieux, ce sont les vecteurs des traces mémorielles laissés par les absents.

Annie se rappelle de l'achèvement de son parcours familial. Tous les cinq étaient absents de leur foyer, eux aussi, durant trois années. Ils ont eu le temps de se demander ce qu'était devenu leur appartement parisien, gardant en mémoire l'état intact de ce que le lieu représentait pour eux. Que renferme-t-il à présent que la guerre est finie ? À l'image de l'œuvre de Lola Lafon, cette attention portée aux traces laissées par une vie passée trouve écho dans les mots de Patrick Modiano. Dans son roman documentaire autour de la figure d'une jeune fille juive

⁶⁰ ADLER Laure et LAFON Lola : « Quand tu écouteras cette chanson », op. cit., 11 min & 35s

parisienne, *Dora Bruder*⁶¹, l'auteur enquête sur sa disparition pendant l'Occupation et explore ce que la guerre fait aux lieux, aux mémoires. Au cours de son récit, Modiano évoque le terme d'« empreinte », cette trace fragile mais tangible, parfois visible comme un objet ou un aménagement laissé derrière soi, parfois imperceptible, seulement ressentie dans l'atmosphère que dégage un espace. L'écrivain souligne la capacité des lieux de vie à conserver une mémoire réprimée des vies antérieures qui les ont fréquentés : « On se dit qu'au moins, les lieux gardent une légère empreinte des personnes qui les ont habités. Empreinte : marque en creux ou en relief⁶². »



La chambre où couchaient Anne Frank et l'ami de la famille Fritz Pfeffer, aménagement reconstitué pour l'exposition.

© John Halpern & Center for Jewish History

⁶¹ MODIANO Patrick, *Dora Bruder*, Paris, Gallimard, 1997

⁶² Ibid., page 28



L'immeuble, 10 Rue Puvis de Chavannes, 75017 Paris.
Photographie personnelle



La porte cochère, 10 Rue Puvis de Chavannes, 75017 Paris.
Photographie personnelle



Nous sommes le 19 août 1944, Paris est enfin libre, tout comme la famille Gabai qui peut enfin souffler. Depuis le temps qu'ils étaient partis, et tout ce qu'ils avaient évité. Néanmoins, après trois années d'itinérance et de mobilité, que leur reste-t-il de leur ancienne vie parisienne ?

Ce jour-là, Roger, assumant le rôle de chef de famille et hâtif à l'idée de rentrer chez lui, prend la décision de remonter les routes en direction de Paris, tel un éclaireur, laissant ainsi Lucienne, Annie, Didier et Bertrand en Touraine. C'est le dernier trajet. Ne disposant que d'un vélo comme unique moyen de déplacement, Roger parcourt deux cent soixante kilomètres.

Arrivé à destination, il pose le pied dans cette petite rue calme, ombragée et peu passante du 10, rue Puvis de Chavannes. Il se précipite au troisième étage. Sur le palier, il se trouve nez à nez avec une porte d'entrée sous scellés, comme si la famille avait disparu à jamais, déjà condamnée à ne plus re-

venir ; le sort que d'autres ont connu aurait pu aussi leur être réservé. Alors, que cache cette porte grise ? Dans quel état se trouve l'appartement, marqué par tant d'absence et de silence ?

En 1941, la concierge avait dénoncé les Gabai pour les meubles, elle avait réussi son coup. Trois ans plus tard, plus rien ne s'y trouve, comme si personne n'y avait jamais habité, un appartement absent de sa mémoire, un lieu dépossédé, comme lobotomisé.

Épisode Cinq

« *Se rappeler* »

** Annie se souvient que leur ancien lieu de vie avait été entièrement vidé. Dans mes souvenirs de petite fille, ce foyer, chargé de mobilier, me paraissait immense, avec une hauteur sous plafond si élevée qu'elle échappait à mon regard, sans doute parce que quand on est enfant, l'échelle corporelle fait que l'on se sent insignifiant dans un tel espace. L'appartement, peu éclairé en raison de son exposition nord-ouest, laissait filtrer une douce lumière à la teinte froide. Cet éclairage venait caresser les reflets satinés des peintures murales gris*



clair qui jurait avec certains pans recouverts d'un sombre papier peint mat aux motifs art déco.

** J'imagine la famille retrouver un espace qui désormais leur est étranger. Un lieu si vide que je perçois chaque écho de leurs voix se propager à travers ses pièces si larges. Des murs nus et un sol laissant encore la trace visible des contours des meubles disparus, comme un effet d'ombres imprimées sur le plancher, faisant ainsi ressentir l'absence par une entité presque physique. Annie me raconte que son souvenir de la perte matérielle fut tout aussi marquant que la disparition mystérieuse de leur ancienne gardienne. Chaque objet laisse finalement derrière lui un vide seulement habité par le souvenir.*

Heureusement, le couple n'est pas matérialiste. Grâce aux « gens bien », Roger ne rentre pas les poches vides et a pu conserver un bien précieux, sa société de vêtements, ROGA. Quant à Lucienne, elle avait, tout au long de leur circuit, gardé un pansement autour du poignet. Celui-ci dissimulait un bracelet en or, ultime recours si la famille venait à manquer d'argent.

Les Gabai eurent de la « chance » puisque pour beaucoup, les départs furent sans retour. Après que le reste de la famille a rejoint Roger à Paris, la vie reprend son cours, sans que personne ne pose de questions sur les événements. Jusqu'au jour où l'on sonne à la porte.

C'est la petite Annie, enthousiaste, qui s'empresse d'aller l'ouvrir. Un jeune homme se tient là, le regard vide. Il lui faut un instant avant qu'elle puisse mettre un nom sur son visage, mais elle le connaît bien. C'est le fils d'amis de Roger et Lucienne. Son accoutrement est étrange, un pyjama rayé, et il apparaît extrêmement amaigri. La seule adresse dont sa mémoire semblait encore se souvenir était le numéro 10 de la rue Puvis de Chavannes. Il n'a plus de chez lui, ne sait où retrouver ses proches, et son père est apparemment porté disparu.

** Annie se souvient bien de ce jour. Alors, je l'écoute attentivement. À cet instant, je recompose cet épisode marquant de sa vie de jeune fille. Je la projette dans cet appartement, sortir de sa chambre, chambre qu'elle partageait avec son frère, Didier, aussi celle dans laquelle mon père a grandi avec son frère et*



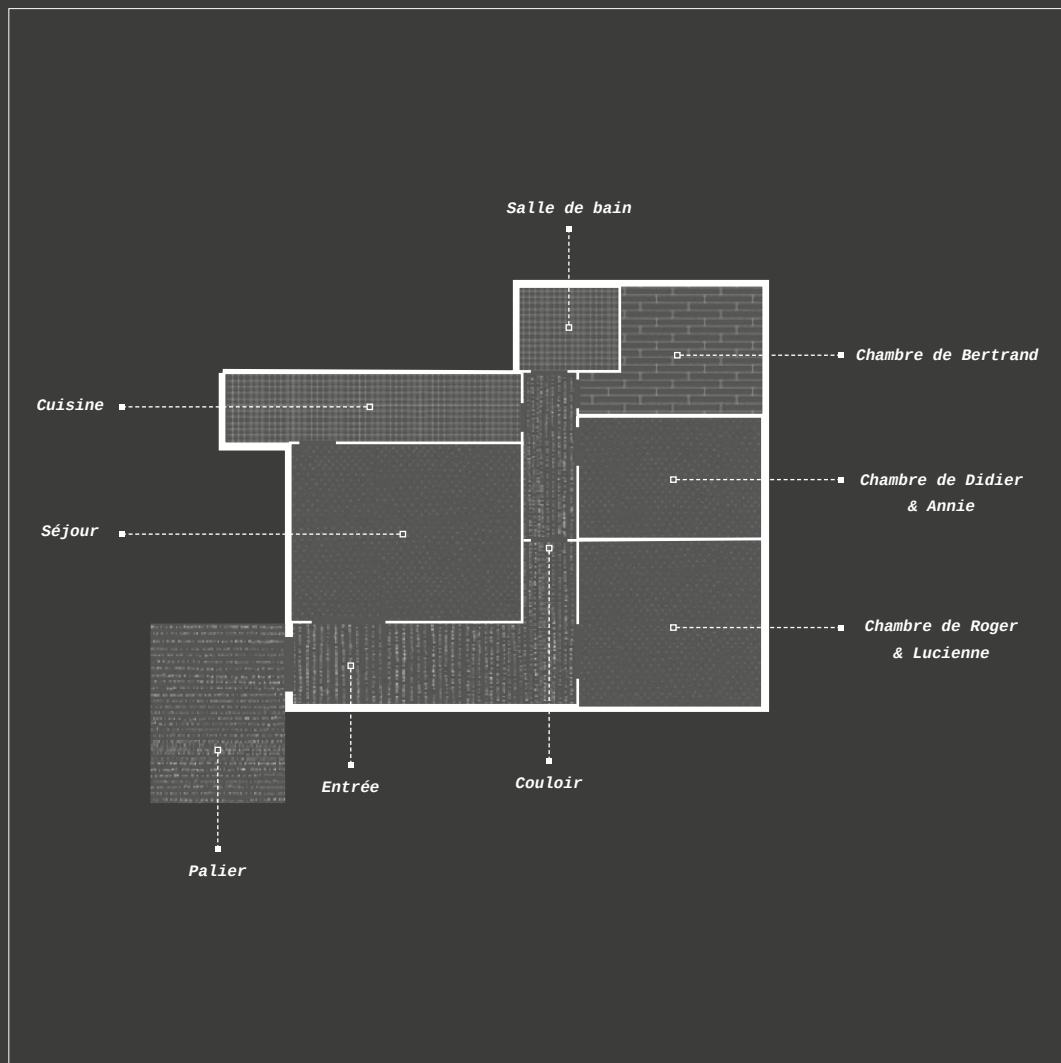
que j'ai ensuite partager avec le mien durant notre enfance. Ainsi, je la vois avancer d'un pas rapide et ses mains effleurant les papiers peints des murs du couloir jusqu'à longer ceux de l'entrée, comme pour reprendre contact avec ce lieu qui lui est de nouveau familier. J'imagine la petite Annie peinant à ouvrir la porte, porte d'entrée que je n'ai jamais su manœuvrer moi-même à cause du loquet et de sa chaînette.

** Puis, je songe à ce jeune garçon d'une vingtaine d'années, qui avait sans doute l'âge que j'ai aujourd'hui. Je l'imagine à son tour passer le seuil avec un pas hésitant dans cette large entrée sombre donnant sur la porte vitrée à petits carreaux du séjour. J'arrive à percevoir le silence régnant dans l'appartement, sans arriver à saisir l'impact que les lieux ont pu avoir sur sa mémoire. De profondes empreintes en creux, comparables à des ruines. Leurs expériences les séparent, mais, tous deux portent une histoire commune, finalement capable de les réunir.*

Les Gabai ont été « très inquiets » mais ont eu la « chance » de tomber sur des « gens bien ». Effectivement, « chance » que d'autres n'ont pas eu. Des parcours comme celui-ci, il en existe plus de trois cent mille, soit le nombre de personnes d'origine juive habitant en France métropolitaine en 1940.

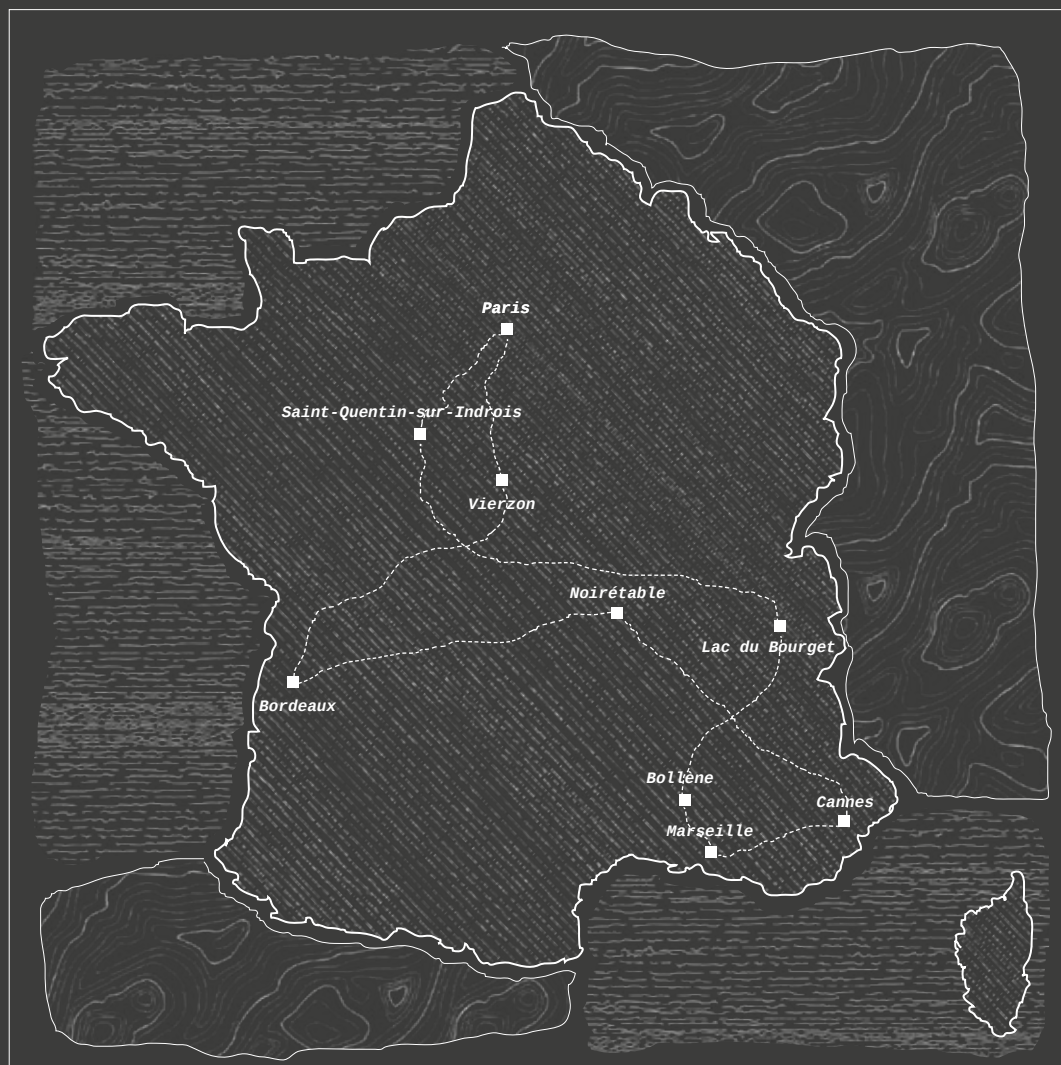
Tandis que l'histoire poursuit son cours, la mémoire s'efforce de se rappeler et les silences tentent d'être rompus. C'est alors au 10 rue Puvis de Chavannes, dans le 17^e arrondissement de Paris, que ce récit a pris racine, et il demeure aujourd'hui ouvert, mis à la disposition de ceux qui souhaitent en garder la trace.

** Aujourd'hui, Annie ne vit plus dans cet appartement depuis bien longtemps. Cependant, son frère Didier, mon grand-père, y a élevé ses trois enfants, dont mon père, avec sa femme Danielle, ma grand-mère. Mon grand-père y a vécu jusqu'à son décès, en 2020. L'année suivante, l'appartement a été vendu et je m'y suis rendue avec ma famille afin d'aider à le vider, une dernière fois. De cet appartement, il nous reste quelques objets et photos de famille, mais surtout, de nombreux souvenirs.*



Conclusion

Une mémoire familiale ré-appropriée



Conclusion

Une mémoire familiale ré-appropriée

Annie.

Nous sommes un samedi 13 du mois de septembre 2025, dans une petite résidence calme et ombragée du 15^e arrondissement de la capitale parisienne. La circulation s'y fait rare et les façades qui bordent cette même résidence affichent une modernité urbaine propre aux caractéristiques du XX^e siècle, mêlant styles Art déco et fonctionnaliste.

C'est au deuxième étage de l'un de ces immeubles, que nous nous trouvons dans son salon débordant de livres. Nous sommes toutes deux assises, elle au bord du canapé, moi sur le tapis, à ses pieds, feuilletant l'album photo posé sur la table basse. C'est ainsi que se concluent mes entretiens avec Annie : en revivant, à travers les images, son passé familial.

Ce silencieux passé, je l'ai découvert tardivement, presque même récemment. Mon grand-père, Didier, ne m'en avait jamais véritablement parlé ou peut-être que je ne m'y suis pas intéressée

au moment où il aurait encore été capable d'en témoigner ; il était, et reste, lui aussi, le gardien de ce silence. Il évoquait parfois quelques anecdotes, souvent légères ou amusantes, liées aux lieux où ils avaient trouvé refuge, mais sans jamais les contextualiser ni les inscrire dans un récit plus large. Ce n'est qu'après son décès que, peu à peu, au fil des réunions familiales, j'ai commencé à percevoir autrement la place d'Annie.

Dans mon cas, je ne dirais pas avoir directement souffert d'un silence, ces épisodes migratoires ne concernaient pas ma génération, ni celle de mon père. Je dirais plutôt que, pour Annie, le fait de parler de ce qu'elle n'avait jamais pu évoquer avec ses parents relevait aujourd'hui d'une occasion : celle de pouvoir enfin se confier à l'une de ses petites nièces. Selon elle, ce silence familial allait de soi : « Ça fait partie de notre enfance, c'est marrant, tu ne peux pas savoir [...] Tu vis ces trucs, après tu reprends ta vie comme si c'était tout à fait normal. » Cette absence de parole m'a toujours semblé étrange, d'autant plus qu'aujourd'hui la parole circule davantage. C'est aussi l'une des raisons qui a nourri mon intérêt pour cette partie de notre mémoire familiale. Au fil des échanges, j'ai vu en Annie une femme désireuse de transmettre. Tout comme pour moi, parler semblait répondre à un besoin, presque à une évidence.

Au terme de ce travail, je ne perçois plus seulement Annie comme une figure familiale, mais elle devient le point d'ancrage d'une réflexion plus large sur la façon dont l'expérience individuelle des lieux rend perceptible l'histoire et la mémoire collective.

Vérités.

Dans ce cadre, les espaces agissent comme des intermédiaires : ils permettent d'y associer un souvenir. Les lieux conservent les empreintes du vécu et il s'agit ici de montrer comment la mémoire et l'espace se construisent mutuellement et s'entremêlent.

Ma grand-tante ne décrit pas les espaces comme un architecte le ferait, elle restitue simplement des images mentales marquées par des temps de pause, des silences. De fait, l'absence de détails spatiaux n'est pas une faiblesse du témoignage, mais bien sa force. Annie révèle l'effet de la guerre sur les familles et sur les lieux, et les traduit avec de brèves émotions, comme des traces éphémères volontairement neutralisées. C'est une manière simple et directe de s'exprimer, qui rend compte avec sobriété mais intensité de ce qu'elle a vécu et de l'empreinte durable de ces épisodes de vie sur sa mémoire. Toutes ces imprécisions ne disqualifient pourtant pas sa mémoire : elles nous démontrent que la parole transmise permet d'accéder à une vérité subjective, parfois non historique, mais sensible.

Alors, en retranscrivant la subjectivité d'Annie, la mienne a également émergé : la crainte de mettre ma vérité au service de cette étude m'a amenée à m'interroger sur le rôle que je m'offrais au sein de ce mémoire. Pour éclairer ces doutes, je me suis alors référée à une réponse trouvée dans l'œuvre de Marguerite

Yourcenar⁶³. Au terme de son ouvrage, cette dernière rapporte les paroles d'un de ses proches, résumant toute la complexité de sa quête : « Même si la vérité historique n'était pas respectée, personne ne pourrait vous en vouloir. Ce n'est d'ailleurs pas une tâche aisée de rendre cette vérité, car dans ce cercle vicieux de sentiments contradictoires aux multiples interactions, je n'ose définir ce qui est cause de ce qui est effet⁶⁴. »

Actualités.

Les œuvres contemporaines évoquées ici cherchent de nouvelle manière de retranscrire par leur propre subjectivité les échantillons d'une parole longtemps tue, d'une mémoire oubliée : toutes y inscrivent des lieux dans lesquels la mémoire se réfugie. Par leurs approches méthodologiques, le mouvement met en scène le mécanisme de la mémoire. Cette mouvance apparaît de sorte à combler les vides, à donner une interprétation de leur propre vérité, à partager leurs réponses.

Celles-ci rendent compte de l'importance du témoin, une figure mémorielle à laquelle se raccrocher afin de permettre sa diffusion. Annie en représente mon symbole, qui, parmi d'autres, tente de répondre à des silences personnels que chacun de nous pourrait vouloir briser.

⁶³ YOURCENAR Marguerite, *Souvenirs Pieux*, op. cit.

⁶⁴ Ibid., Page 302

Comme le souligne Ivan Jablonka : « Ces anonymes , ce ne sont pas les miens, ce sont les nôtres. Il est donc urgent, avant l'effacement définitif, de retrouver les traces, les empreintes de vie qu'ils ont laissées, preuves involontaires de leur passage en ce monde⁶⁵. »

Ceci illustre la volonté de l'historien de restituer une place à ces témoins, en considérant que leurs « traces », matérielles ou immatérielles, sont des preuves de leur existence dans l'histoire et la mémoire collective. Aujourd'hui considéré comme un livre contre l'oubli, cet ouvrage relie le passé au présent et permet aux lecteurs de s'identifier à une mémoire individuelle, échantillon de l'histoire commune.

Annie estime sûrement que ce qu'elle m'a confié a peu de portée dans la mémoire collective. Pourtant, à l'heure où les silences familiaux cherchent à être rompus, et où les conflits, les persécutions et la migration ne cessent, le partage de son témoignage prend une tout autre importance. De la même manière, dans le reportage *Dis-moi*⁶⁶ de Chantal Akerman, une forme de pudeur s'installe chez les femmes juives que la réalisatrice rencontre. Elles répètent chacune leur tour qu'elles n'ont « pas grand chose à raconter » de leur vécu, comme si ce qu'elles gardaient en mémoire n'était pas digne d'être écouté ou transmis.

⁶⁵ JABLONKA Ivan, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eu*, op. cit., Page 10

⁶⁶ AKERMAN Chantal, « *Dis-moi* », op. cit.

Jusqu'à l'achèvement de ce mémoire, Annie ne sera pas au informée du contenu, ni de la retranscription que j'ai réalisée de nos entretiens, elle le découvrira en lisant ces quelques pages. Afin de garder toute l'authenticité de ses propos, je ne souhaitais pas qu'elle censure ses mots à l'idée d'être enregistrée, ni ne pense que des éléments de son vécu personnel ne pourraient pas être utiles à mon étude.

J'ai alors fait le choix de le lui dissimuler le temps de cette rédaction. À cet instant où j'écris, je ne sais pas encore comment elle accueillera ce texte, j'espère du moins, qu'elle, comme vous, lecteur, lectrice, s'appropriera l'écriture d'un nouveau récit sur la transmission de l'expérience individuelle.

Fragments.

Dans cette étude sur le témoignage comme héritage immatériel, le fragment apparaît comme un moyen de reconstituer la mémoire d'Annie. Travailler à partir du fragment sollicite une approche sensorielle : se remémorer, ressentir, retranscrire.

Cette démarche entre en résonance avec le récent documentaire *Fragments d'un parcours amoureux*⁶⁷, dans lequel la réalisatrice, Chloé Barreau, montre que les souvenirs ne sont jamais donnés comme un récit continu, mais comme des bribes, des éclats, des impressions, des ressentis.

⁶⁷ BARREAU Chloé, *Fragments d'un parcours amoureux*, film, 1h30 minutes, 2023

Cette méthodologie fragmentaire est intimement liée à l'héritage de l'ouvrage *Fragments d'un discours amoureux*⁶⁸ de Roland Barthes. Dans cette continuité, au-delà de la question affective et amoureuse, le film cherche à saisir les manifestations de la mémoire, à travers la succession de mots et de silences. On y découvre le portrait d'hommes et de femmes issus de générations, de parcours ou de sensibilités variés, renforçant l'idée que l'expérience est individuelle mais que la situation les reliant est commune. Le spectateur est alors lui-même invité à relier et situer ces fragments, à projeter sa propre expérience, s'y identifier.

Alors, si la mémoire est fragmentaire, le souvenir en représente le fragment. Les démarches réunies ici montrent que le souvenir est souvent incomplet, détaché d'un tout, ne permettant pas à lui seul de reconstituer un ensemble. Cependant, en montrant qu'en les prélevant un à un, puis, en les associant afin de les intégrer dans un contexte, ils peuvent alors se prêter à une exploration sensible, interprétable à l'infini selon le regard que l'on choisit d'y porter.

Dans ce cadre, les nombreux témoignages oraux offrent à regarder cette mémoire morcelée, que parfois l'écriture permet de rendre perceptible et durable. Considéré comme « un témoignage pour l'Histoire », l'ouvrage *Vivre*⁶⁹ concentre les différentes confidences que Robert Badinter livre, entre 2006 et 2023, à propos de son enfance pour l'Institut National de l'Au-

⁶⁸ BARTHES Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, op. cit.

⁶⁹ BADINTER Robert, *Vivre*, Paris, Flammarion, 2025

diovisuel (INA) ainsi que pour la Fondation pour la Mémoire de la Shoah. Retrascripts à l'écrit, la fragmentation temporelle de ces entretiens est recomposée bout à bout dans ce livre, rendant tangible la trace d'une parole initialement immatérielle. Ce récit fait écho à ma volonté de matérialiser la parole d'Annie, et d'écrire ainsi une histoire qui, un jour, ne pourra plus être transmise. Lors de sa dernière prise de parole, le 7 novembre 2023, Badinter conclut : « Ce retour dans mes souvenirs a été douloureux. C'est douloureux, les souvenirs. Joyeux aussi, parfois, mais douloureux, souvent⁷⁰. »

Ainsi, le fragment n'est plus un simple élément isolé, mais devient un outil actif, une réponse, qui, par l'entretien, permet de reconstruire de manière vivante la mémoire déconstruite d'un passé traumatique.

Méthodes.

J'ai eu, en effet, de multiples questions, et tout autant de réponses. Celles qui me manquaient, j'ai ici découvert que je pouvais les combler par ma propre imagination, et ainsi, raconter une nouvelle histoire. Alors, peut-être n'y a-t-il pas de fin à ce récit puisqu'il n'y a pas de terme à la mémoire.

Dans ce cadre, le fragment engendre de nouvelles réflexions méthodologiques afin de déplier les approches notionnelles énoncées dans ce mémoire : la fuite, la mobilité, le refuge, le seuil et la trace.

⁷⁰ Ibid., Page 203

Ces cinq notions, à la fois spatiales et psychiques, sont en partie la cause de la fragmentation de la mémoire d'Annie. Confrontées aux verbes d'action utilisés par ma grand-tante, ceux-ci me permettent d'offrir un regard sur la proximité entre le ressenti physique d'un espace et les états vécus de la mémoire, parfois me permettant d'y suggérer des hypothèses.

Ces approches fonctionnent alors à l'image du mécanisme même de la mémoire d'Annie : chacune d'elles peut se dissocier, se relier, des fragments qui peuvent être parcourus dans un ordre ou dans l'autre. Vous, lecteur ou lectrice, auriez pu commencer par la fin et remonter jusqu'au début, vous laissant imaginer, découvrir l'origine de cette histoire, comme une gymnastique mentale parallèle à celle que l'on pratique pour puiser nos lointains souvenirs. Les éléments se détachent : la narration des épisodes peut être lue indépendamment de mon interprétation, et inversement, mes suppositions peuvent se lire sans forcément recourir à cette narration. À vous de choisir ce qui vous convient de garder en mémoire.

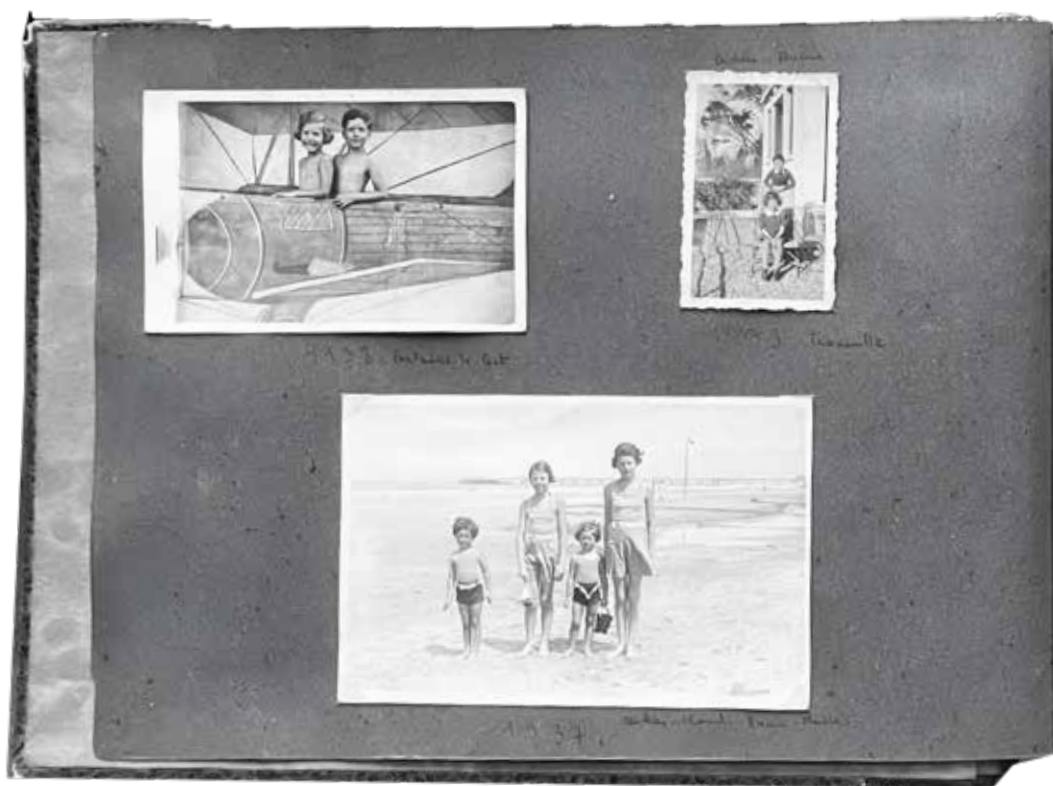
Postures.

Ici, ma démarche vise à ne pas emprunter une posture d'enquêtrice, un rôle complexe que je ne me sens pas légitime de m'approprier, ni dont je serais désireuse de m'emparer. Mon positionnement se rapproche plutôt de celui d'être témoin d'une parole longtemps tue, porteuse d'une mémoire dispersée, et passeuse d'un récit situé entre passé et présent, comme le ferait une médiatrice.

Aujourd'hui, par ce mémoire, je cherche à matérialiser l'héritage immatériel que les souvenirs d'Annie m'offrent. L'écriture m'a permis de m'insérer dans cette histoire familiale, espace dans lequel je ne me sentais, au départ, pas légitime d'exister, m'imaginant les ambiances et les couleurs de lieux que, mis à part l'appartement, je n'ai jamais connus.

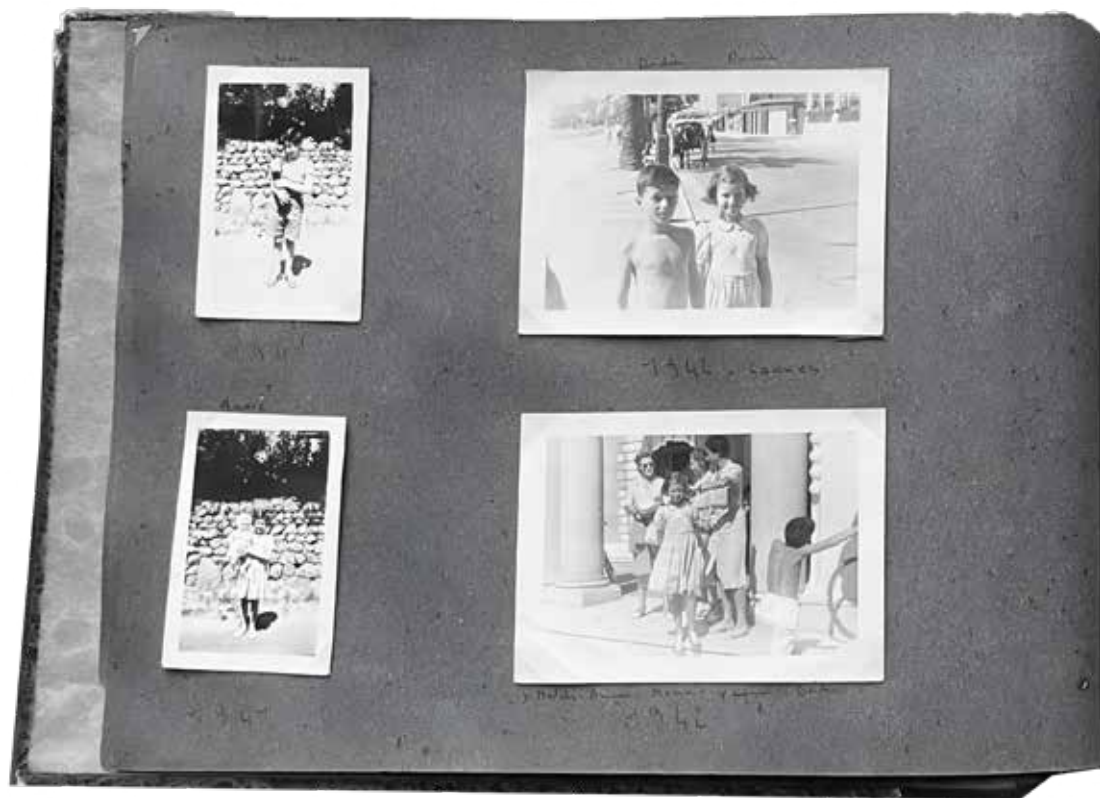
Nos échanges ont confirmé que, selon les questions posées, les mots choisis, ou les moments ou lieux dans lesquels nous nous situons, la mémoire trouve des repères et le récit se transforme. Dans ce mémoire, j'ai choisi certains mots, tout comme Annie a choisi de me transmettre les siens. Par le choix de ces formulations, ces espaces ont pris vie dans ma mémoire, parfois sous la forme d'images mentales, des compositions de fragments aux contours évoquant des silhouettes et semblables à des dessins d'enfants.

Jusqu'à notre dernier entretien, il arrive encore que les mots d'Annie s'enchaînent, exprimant des moments de vie à travers des épisodes s'étalant sur plusieurs jours ou mois. D'autres fois, ils s'étirent pour capturer toute la densité d'un instant bref et unique, et révéler chaque détail. Parfois de nouvelles anecdotes, d'autres fois la réapparition d'anciennes, reformulées autrement, mais toujours traversées par les mêmes mots-clés, comme des repères récurrents. Il n'y a pas de fin à la mémoire : elle tourne en boucle, ou se prolonge, trouvant sans cesse une nouvelle autre branche à laquelle s'accrocher, un nouveau chemin à suivre. Alors, j'espère, lecteur, lectrice, que ce récit arrivera, à son tour, à se frayer un chemin dans votre mémoire.



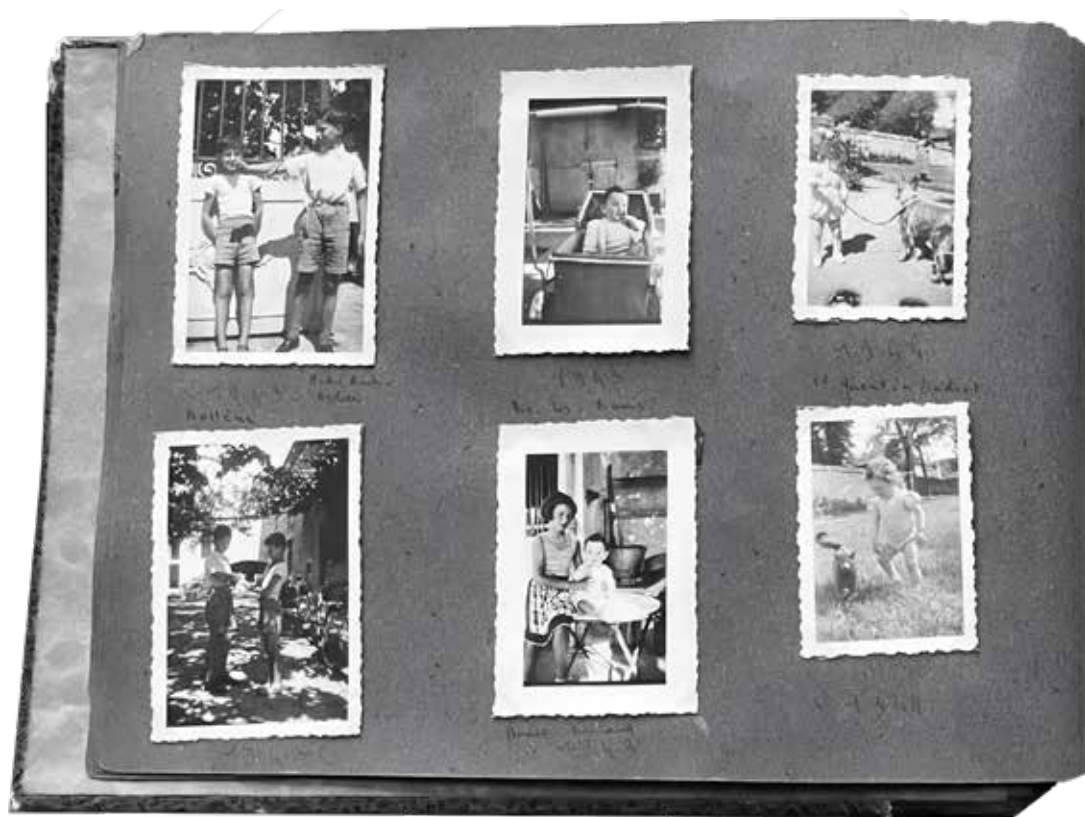
Extrait d'une double page de l'album photographique d'Annie, de 1939 à 1941.
Photographie personnelle





Extrait d'une double page de l'album photographique d'Annie, de 1941 à 1943.
Photographie personnelle





Extrait d'une double page de l'album photographique d'Annie, de 1943 à 1944.
Photographie personnelle



Bibliographie

Ouvrages.

AUGÉ Marc, *Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1992

AZÉMA Jean-Pierre, *1940 : l'Année Noire*, Paris, Fayard, 2010

BADINTER Robert, *Vivre*, Paris, Flammarion, 2025

BARTHES Roland, *Fragments d'un discours amoureux*, Paris, Éditions du Seuil, 1977

DE CERTEAU Michel, *L'invention du quotidien. Vol. 1 : Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1980

DURAS Marguerite, *Madame Dodin*, Paris, Gallimard, 1954

FRANK Anne, *Journal de Anne Frank* [Het Achterhuis. Dagboekbrieven (L'Annexe Secrète), 1947], Paris, Calmann-Lévy, 1950

HUSTON Nancy, *L'Espèce fabulatrice*, Arles, Actes Sud, 2008

JABLONKA Ivan, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eu*, Paris, Éditions du Seuil, 2012

LAFON Lola, *Quand tu écouteras cette chanson*, Paris, Stock, 2022

MODIANO Patrick, *Dora Bruder*, Paris, Gallimard, 1997

NEMIROVSKY Irène, *Suite Française*, Paris, Denoël, 2004

NORA Pierre, *Les Lieux de Mémoire, I. La République*, Paris, Gallimard, 1984

PEREC Georges, *Wou le Souvenir d'enfance*, Denoël, 1988.

SCHITTLY Julie, *Les Enfants cachés de l'Île aux Moines*, Paris, Presses De La Cité, 2024

SCHNERF Joachim, *Le Cabaret des mémoires*, Paris, Grasset, 2022

UNGERER Tomi, *Otto, Autobiographie d'un ours en peluche* [1999], Paris, L'école des loisirs, 2004

YON Adèle, *Mon vrai nom est Elisabeth*, Paris, Éditions du sous-sol, 2025

YOURCENAR Marguerite, *Souvenirs Pieux*, Paris, Gallimard, 1974

Podcasts.

ADLER Laure et **LAFON Lola**, *Lola Lafon : « Quand tu écouteras cette chanson »*, podcast, 55 minutes, France Inter, 2022

ALARY Éric, *L'exode de 1940. À pied, en voiture, à bicyclette*, podcast, 52 minutes, France Culture, 2022

BADINTER Robert, *La Part d'enfance : « Quand la guerre s'est finie, j'étais un adulte »*, podcast, 50 minutes, France Culture, 2012

BLOCH-LAINE Virginie et **SORBIER Marie**, *Critique littérature : « Mon vrai nom est Elisabeth » d'Adèle Yon : Une juste enquête sur les silences familiaux*, podcast, 27 minutes, France Culture, 2025

CHANCEL Jacques et **Marguerite Yourcenar** : « Il faut passer en laissant le moins de trace possible », podcast, 57 minutes, France Inter, 1979

JABLONKA Ivan, *La fiction n'est pas l'alpha et l'oméga de la littérature*, podcast, 29 minutes, France Culture, 2024

JOSEPH Laurence, *Le Souffle de la pensée : Fragments d'un discours amoureux de Roland Barthes*, podcast, 58 minutes, France Culture, 2025

KORMAN Cloé et **SCHNERF Joachim**, *Des livres contre l'oubli*, podcast, 38 minutes, France Culture, 2022

LÉGER Nina, *Écrire c'est toujours un geste de vulnérabilité*, podcast, 29 minutes, France Culture, 2024

WAGMAN Mathilde et **YON Adèle**, *Lobotomie et internement : Un trou noir familial*, podcast, 58 minutes, France Culture, 2025

ZAIDMAN Sylvie, *Les Parisiens dans l'Exode...de 1940*, podcast, 22 minutes, France Culture, 2020

Films.

AKERMAN Chantal, « *Dis-moi* », série « Grand-mères », documentaire, 45 minutes, 1980

BARREAU Chloé, *Fragments d'un parcours amoureux*, film, 1h30 minutes, 2023

CHAUVAIN Jean, *C'était hier, la Touraine dans la guerre, « 1938-1945 »*, documentaire, 3h03 minutes, 2025.

CLÉMENT René, *Jeux Interdits*, film, 1h26 minutes, 1952

MILLER Claude, *Un Secret*, film, 1h45 minutes, 2007

Articles.

BERTHET Clément, « Seconde Guerre mondiale : une collecte pour pérenniser la mémoire », Le Dauphiné Libéré, 2021, URL : <https://www.ledauphine.com/societe/2021/01/30/39-45-une-collecte-pour-perenniser-la-memoire>

HUYON Alain, « Journal d'un réfugié, témoignage de l'exode de mai-juin 1940 », Revue historique des Armées, N° 219, « L'année 1940 », p.118-124, 2000, URL : https://www.persee.fr/doc/rharm_0035-3299_2000_num_219_2_4937

JEGOUZO Isabelle, « Île-aux-Moines : l'accueil de réfugiés ukrainiens est une histoire de famille pour ces Bretons », Ouest-France, 2022, URL : <https://www.ouest-france.fr/bretagne/vannes-56000/ile-aux-moines-l-accueil-de-refugies-ukrainiens-est-une-histoire-de-famille-5e152ddc-d2c1-11ec-8fd0-9941437d80ae>

ROBINET Alice, « Vaucluse : un couple de Bollène reconnu « Justes parmi les Nations » à titre posthume », France Info Provinces-Alpes-Côtes d'Azur, 2016, URL : <https://france3-regions.franceinfo.fr/provence-alpes-cote-d-azur/vaucluse/bollene/vaucluse-un-couple-de-bollene-reconnu-justes-parmi-les-nations-titre-posthume-947943.html>

JABLONKA Ivan, *Discours de réception du prix de Sénat du livre d'histoire*, 2012, URL : http://www.senat.fr/fileadmin/Fichiers/Images/evenementiel/livre_histoire/texte_Jablonka.pdf

Mémoires.

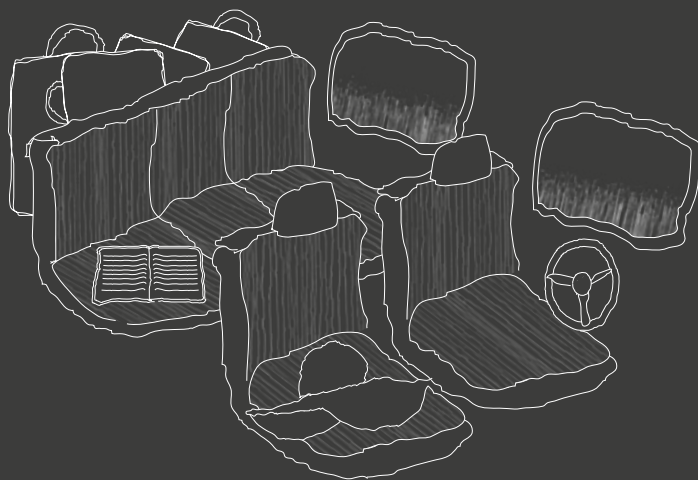
BENAISSA Hind, *Regards Dérobés : La casbah d'Alger vers une cartographie sensible*, mémoire dirigé par FERNANDEZ Laure, Paris, École Camondo, 2025

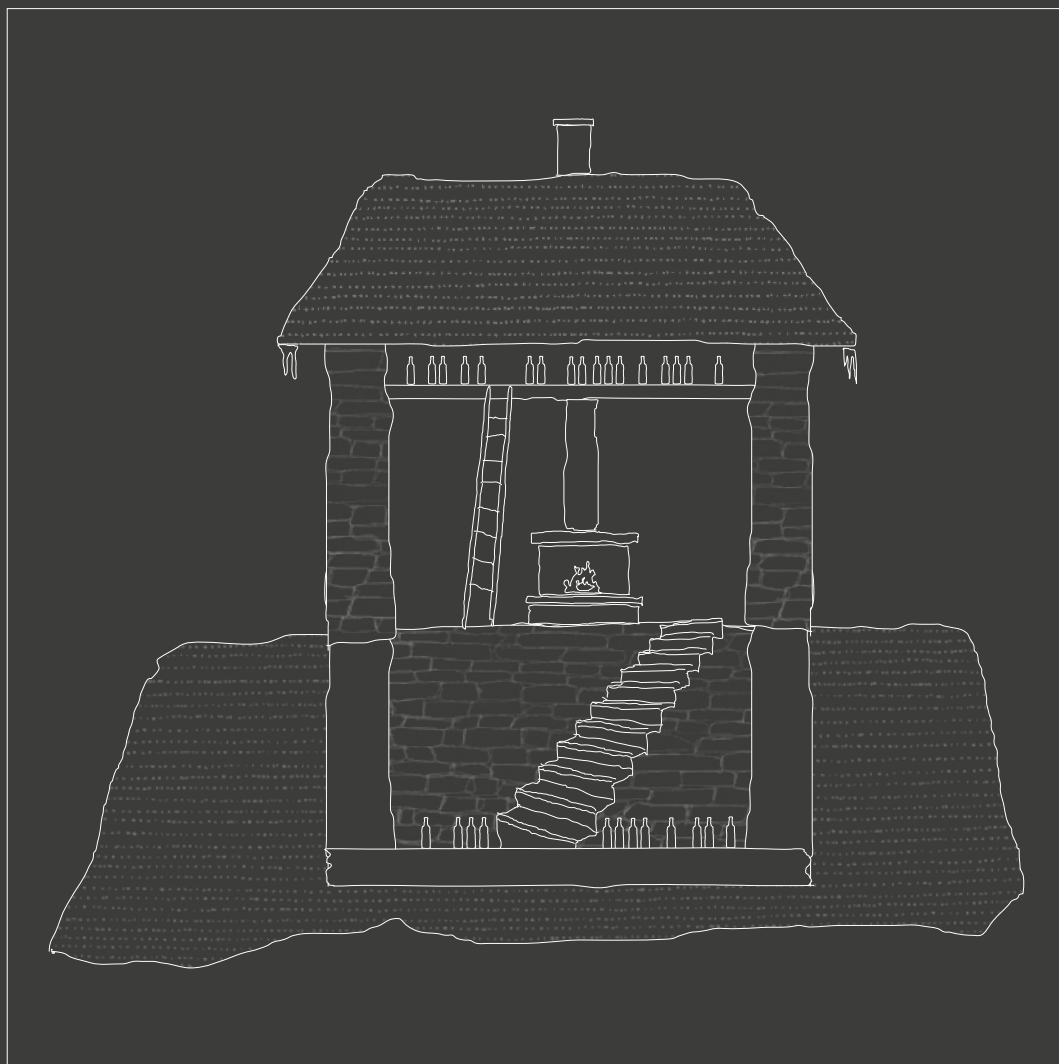
CAMBOIS Aline, *Pensées itinérantes, vagabondages lors de voyages en train*, mémoire dirigé par FERNANDEZ Laure, Paris, École Camondo, 2023

HERTMAN Suzanne, *Préserver l'indiscible*, mémoire dirigé par GUELTON Mayalène, Paris, École Camondo, 2025

TANNOURI Margot, « *Beit Jedde* » la maison de mon arrière-grand-père, mémoire dirigé par FERNANDEZ Laure, Paris, École Camondo, 2023

Annexes









■ CACHE
- CACHE

« Quand la guerre s'est finie, un jour, j'ai entendu sonner à la porte [...] Je me suis précipitée pour aller ouvrir. C'était le fils d'un ami de mes parents. Il était perdu, je l'ai vu, il portait le pyjama des camps de concentration, mais sur le moment, je n'ai pas compris. J'étais sous le choc, je n'ai pas su quoi dire... »



Annie, ma grand-tante de 93 ans, est actuellement la dernière mémoire vivante de ma famille paternelle à avoir vécu la Seconde Guerre mondiale en tant que personne d'origine juive, contrainte à la fuite entre 1941 et 1944. Âgée de huit ans lors de l'Occupation allemande à Paris, elle a grandi dans un silence familial d'après-guerre l'ayant privée de partager son expérience avec ses proches et de trouver des réponses aux questions qui l'accompagnent encore.



Ce mémoire explore les enjeux de la transmission de l'histoire familiale en tant qu'héritage immatériel et vecteur de mémoire collective. Par la mise en récit de son témoignage, il s'agit de révéler l'impact du déplacement migratoire sur ses souvenirs ainsi que la fragmentation des espaces qu'elle a traversés.

Ces nombreuses discussions avec Annie m'ont amenée à m'interroger sur la fin. Quel est le véritable terme de nos entretiens ? Cherchais-je réellement la limite d'une histoire, ou plutôt une nouvelle façon dont cette même histoire pouvait être racontée ? Jusqu'où puis-je inscrire ma propre mémoire dans la retranscription des lieux qu'Annie me décrit ?

Cache - Cache

Fragments d'un parcours familial silencieux